PQ
2318
.CH95
1845
v.2
SMRS

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XL.

Paris.— Imp. d'Alexandre P[illegible], 16, rue N.-D. des Victoires.

CHIPOLATA,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.
(*Vieux refrain*).

TOME SECOND.

PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

PETIT-TRICK LE BRETON,

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS.

(SUITE.)

***

Bientôt le jeune homme apprit que dans une jolie maison bourgeoise, habitée par de vieux rentiers, il y avait une demoiselle à marier, et que cette demoiselle, que l'on citait pour sa grâce et sa beauté, passait aussi pour un modèle de vertu.

Trick se rend hardiment un jour chez les époux Romorantin; il se présente comme voisin qui désire lier connaissance, et il voit pour la première fois mademoiselle Séraphinette.

Figurez-vous une blonde aux yeux bleus, à la bouche petite et pincée; un front modeste sur lequel de beaux cheveux retombent en grosses boucles, tandis que d'autres descendent plus bas et caressent un col et des épaules d'une éclatante blancheur; enfin figurez-vous une jeune personne, toute mignonne, toute mince; au pied petit, cambré, étroit, à la démarche pudique et décente; qui baisse les yeux quand on la regarde, qui rougit quand on lui parle, qui se trouble quand il faut qu'elle réponde, et vous aurez une idée de ce qu'était mademoiselle Séraphinette.

En contemplant la fille du vieux rentier, Trick se sent sur-le-champ épris, charmé, séduit, enflammé.

Vous trouverez peut-être que Trick prenait feu bien vite; je vous répondrai qu'il n'avait alors que dix-huit ans et demi, et qu'à cet âge un homme est bien mal conformé s'il ne s'enflamme pas aussi vite qu'un paquet d'allumettes. Que, d'ailleurs, un homme doit toujours prendre feu à l'aspect de la beauté; que Dieu l'a créée pour cela... Demandez aux dames ce que c'est qu'un homme qui ne s'enflamme plus?... Quelque chose de bien peu amusant en société.

Trick se dit :

« Voilà la femme qu'il me faut!... de la can-
» deur, de la modestie, de la douceur, de la re-
» tenue... des yeux presque toujours baissés!
» quelle différence avec cette perfide Pélagie,
» dont la prunelle avait l'air de vouloir percer
» jusque sous mon gilet et qui se donnait en
» marchant un petit genre cavalier qui ressem-

» blait beaucoup au cancan que j'ai vu danser » à Paris. J'épouserai cette jeune fille...

» J'aime à croire qu'elle m'agréera : elle ne » m'a pas encore regardé en face... mais je crois » qu'elle m'a un peu examiné de profil. Ensuite, » elle a l'air si obéissant, si soumis devant ses » parents, que, dès que ceux-ci lui diront : Vous » allez devenir madame Trick, je gage qu'elle » répondra :

» — Avec plaisir, papa ; quand vous voudrez, » maman. »

Trick s'empresse de faire sa demande aux parents.

M. Romorantin était un grand vieillard maigre, jaune, sec, qui avait beaucoup de ressemblance avec un corbeau ; madame son épouse était une petite femme, un peu bossue et très-bancale, qui aurait pu représenter la fée Carabosse.

Les parents de Séraphinette firent beaucoup de questions au jeune Trick sur sa position, sa fortune, puis ils lui permirent d'espérer et lui dirent : « En attendant nous irons chez vous » pour nous assurer de votre position. »

Trick accueille avec joie cette proposition.

Il invite la famille Romorantin à regarder sa maison comme la sienne et à venir dîner chez lui le plus souvent possible.

Il faut dire que le vieux monsieur qui ressemblait à un corbeau avait un penchant très-prononcé pour la table, et que madame Carabosse, son épouse, était, malgré son âge, d'une coquetterie extraordinaire.

M. Romorantin vient donc s'installer chez Trick; il s'y met à table à midi et y reste jusqu'au moment de rentrer se coucher; encore est-on obligé de le reconduire, quelquefois

même de le porter chez lui, parce que ses jambes lui refusent tout service.

Quant à madame Romorantin, pour être bien venu d'elle, il faut que chaque jour le jeune Trick lui apporte quelque parure, quelque bijou, quelque colifichet à la mode.

Mais aussi Trick a quelquefois la permission de faire un tour de jardin en tête-à-tête avec mademoiselle Séraphinette ; c'était une grande faveur, car la vieille coquette disait souvent :

« Ma fille a été élevée avec un soin bien rare » maintenant. Elle a reçu une éducation su- » perbe, mais elle a pris toutes ses leçons sous » nos yeux! Nous ne l'aurions pas laissée seule » avec un professeur, lors même qu'il aurait eu » quatre-vingt-dix ans. Séraphinette est musi- » cienne, peintre; elle connaît la géographie, la » géométrie, l'algèbre, l'astronomie... Oh! elle » est très-forte sur l'astronomie! il n'y a pas une

» étoile dans le ciel qu'elle ne connaisse sur le » bout de son doigt... Elle serait même deve- » nue capable de prédire les éclipses et les co- » mètes. Mais comme son professeur était un » très-joli garçon, j'ai pensé qu'elle savait assez » d'astronomie et qu'il ne fallait pas pousser » cette science plus loin. Notre fille est un tré- » sor, il faut se rendre digne de la posséder

Trick ne néglige rien pour qu'on lui adjuge le trésor; il laisse le vieux Romorantin se soûler tous les jours avec les meilleurs vins de sa cave; il se ruine en présents près de madame Carabosse, et on lui promet enfin Séraphinette, et on lui permet de lui déclarer son amour.

Quand Trick dit à la modeste petite blonde qu'il l'adore et qu'il va devenir son époux, celle-ci se contente de baisser les yeux et de faire la révérence en répondant :

« — Comme vous voudrez, monsieur. »

Ce comme vous voudrez paraît assez vague au jeune homme, qui reprend, en cherchant à faire passer dans sa voix tout l'amour qu'il éprouve.

« — Mais, mademoiselle, est-ce que cela ne » vous fera pas plaisir aussi... à vous.

» — Oh! moi, monsieur, ça m'est égal.

» — Ah! cela vous est égal de vous marier. » Vous n'avez donc aucun penchant pour moi?

» — Je ne sais pas, monsieur.

» — Ah! vous ne savez pas si vous m'aimez?

» — Oh! moi, j'aime tout le monde, mon- » sieur. »

Au lieu de trouver cette réponse peu rassurante dans une future épouse, Trick y voit

l'expression de l'innocence portée à son plus haut degré ; il saute de joie... il sauterait au cou de Séraphinette s'il l'osait ; mais le respect le retient, et il se contente de lui baiser la main respectueusement, en lui disant :

» — Mademoiselle vous serez la crême des » épouses et moi celle des maris ! »

Trick ne calcule pas que d'une telle union il pouvait résulter un fromage. Il est au comble de ses vœux. Le même jour il fait un cadeau magnifique à la vieille bossue qui lui dit :

« — Vous serez mon gendre la semaine pro- » chaine. »

Et le soir il rapporte chez lui son futur beau-père qui ne lui dit rien, mais qui l'embrasse en le quittant d'une façon toute pathétique.

Au moment de rentrer chez lui, Trick s'aper-

çoit qu'il a gardé dans sa poche la clé qui ferme la grille du jardin de son futur beau-père. Alors une idée lui vient à l'esprit, il se dit :

» — Maintenant le vieux Romorantin ronfle, » et probablement sa femme en fait autant, si je » retournais chez eux... la fenêtre de mademoi- » selle Séraphinette donne sur le jardin..... et » elle est au rez-de-chaussée .. La jeune fille ne » doit pas encore être endormie... on ne s'en- » dort pas si vite quand on est sur le point de se » marier... je frapperai doucement au carreau, » elle ouvrira et nous causerons un peu ; moi, » dans le jardin et elle à sa fenêtre ; ce sera fort » décent, et, après tout, puisque dans huit jours » je serai le mari de cette belle enfant, il n'y a » pas grand mal à ce que j'aille un peu causer » avec elle au clair de la lune... justement le » temps est superbe et on voit presque aussi » clair qu'en plein midi. »

Trick retourne donc vers la demeure de la

famille Romorantin. A l'aide de la clé qu'il possède, il ouvre la grille et se trouve bientôt dans l'intérieur du jardin ; ce jardin, qui précédait la maison, était assez considérable; il y avait une pelouse, un parterre, un potager, puis enfin une partie était arrangée à l'anglaise ; c'est-à-dire qu'elle renfermait des bosquets, des allées tortueuses, touffues, et mille petits détours qui étaient presque des labyrinthes.

En traversant cette partie du jardin, Trick crut entendre parler près de lui, il s'arrêta, le bruit partait d'un bosquet de lilas qui se trouvait alors éclairé à moitié par la lune; Trick, au contraire, se trouvant dans l'obscurité ne pouvait craindre d'être vu. Un son qui ressemblait beaucoup à celui de plusieurs baisers se succédant avec rapidité avait fort intrigué notre jeune amoureux qui, écartant doucement le feuillage, aperçoit alors mademoiselle Séraphinette assise fort près d'un beau garçon, lequel

tout en l'enlaçant dans ses bras, lui disait :

» — Je t'ai fait connaître à peu près toutes » les planètes ; la Grande Ourse, Vénus, le Ber- » ger, les Trois Rois et une foule d'autres qui » n'ont pas l'éclat de tes yeux ; maintenant, ô » ma douce amie, laisse-moi faire avec toi des » études sur la lune, je suis bien aise que l'im- » bécille que tu vas épouser n'ait plus rien à » t'apprendre en fait d'astronomie ! »

Et aussitôt le beau professeur commença à se livrer à l'étude avec sa jeune élève, qui se montrait d'une extrême docilité et paraissait avoir le plus vif désir de devenir savante.

Trick est un moment pétrifié en voyant un quartier de lune sur lequel le professeur dirigeait ses études, mais bientôt il prend son parti, laisse échapper un grand éclat de rire et s'éloigne en chantant :

As-tu vu la lune, mon gas ?

Et le lendemain, il met à la porte le vieux corbeau qui venait encore pour se griser chez lui.

Cependant ces deux aventures avaient un peu abattu la vanité du jeune Trick; il était bien obligé de s'avouer à lui-même qu'il avait été encore attrapé et qu'il n'était pas aussi connaisseur en femmes qu'il l'avait pensé.

S'il eût été tout-à-fait franc, il se serait dit qu'il ne se connaissait à rien.

Un autre s'en serait tenu là et aurait renoncé à l'idée de se marier. Mais Trick tenait beaucoup à l'être, et l'on dit qu'on ne peut pas fuir sa destinée.

Ayant un jour rencontré dans le monde une jeune veuve assez laide, mais qui avait soi-disant rendu son défunt très-heureux, Trick se

présenta, on l'agréa, et au bout de quinze jours il épousa.

« — Parbleu ! » se dit Trick le lendemain de ses noces, « j'ai fort bien fait de prendre une » femme qui n'est pas belle, je serai du moins » tranquille du côté de sa fidélité : je sais bien » qu'il est assez fâcheux d'être obligé de pren- » dre un laideron pour n'avoir pas peur d'être » cocu ; mais, après tout, on s'habitue à la fi- » gure, tandis que je ne me serais jamais habitué » à être attrapé. »

Deux mois après son mariage, Trick, descendant par hasard à sa cave, où il n'allait jamais, y surprit sa femme en conversation extrêmement criminelle avec un voisin qui s'était offert pour venir lui boucher ses bouteilles.

« — Sapristi ! » se dit Trick, en se frappant le front, « puisque je ne pouvais pas éviter ce- » la, j'aurais tout aussi bien fait alors de la » prendre jolie ! »

Et Trick, laissant là sa femme, s'en fut vivre tout seul dans un petit coin de la terre, en se disant :

« — Je ne verrai plus personne, je n'aurai » plus affaire à personne..... comme cela, » ce serait bien le diable si j'étais encore at- » trapé ! »

Trick y mettait de l'entêtement. Il ne voulait pas comprendre que, dans ce bas monde, les gens les plus heureux sont ceux qui se laissent le plus facilement attraper.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas !

LES CAFÉS.

***

Paris est la ville aux mille et un cafés ; dans les quartiers populeux, il y a des rues qui en comptent jusqu'à vingt; la rue Saint-Honoré en possède davantage.

On en voit à chaque coin des boulevards,

et quelquefois un seul boulevard en compte plus d'une douzaine (le boulevard du Temple, par exemple).

Enfin, à peine a-t-on bâti une nouvelle maison, percé une nouvelle rue, qu'un café s'y établit, et maintenant c'est à qui surpassera ses devanciers pour le luxe et la magnificence.

Autrefois, quelques glaces, huit ou dix quinquets suffisaient pour rendre un café confortable ;

Mais aujourd'hui il faut des glaces partout, des plafonds ornés de peintures élégantes, des pilastres dorés et du gaz à profusion ; si bien qu'en entrant le soir dans un de ces beaux cafés, dont à présent Paris fourmille, on est saisi, ébloui, presque aveuglé ; et beaucoup de gens n'osent pas y demander un petit verre

Et nous ne parlons pas ici des cafés-restaurants, qui sont aussi montés sur un ton magnifique, nous restons dans la spécialité des cafés.

D'après le nombre de ces établissements, il est naturel de supposer que les Parisiens les fréquentent beaucoup; en effet, combien de gens, dans cette grande ville, auxquels les cafés sont indispensables!

Que ferait le boutiquier, si, le soir, après avoir terminé ses écritures, compté sa caisse, caressé son chien et grondé sa femme, il ne pouvait pas aller au café voisin de sa demeure, où il retrouve quelques amis, avec lesquels il fait sa partie de domino, ou de dames, ou de piquet.

Où court le commis-marchand lorsqu'il peut, dans la journée, dans la soirée, s'échapper un moment de son magasin? c'est au café.

Il y va sans chapeau ; il parcourt un journal, cause avec la dame du comptoir, lui compte des douceurs si elle est jolie, et se sauve en disant :

« — Mettez ma bouteille de bière de côté, je » la finirai bientôt. »

Il faut des cafés aux flâneurs qui ne savent que faire de leur temps ; qui vont chercher des nouvelles ; qui s'emparent de tous les journaux et ne les lisent point ; qui changent trois ou quatre fois de table avant de trouver une place à leur convenance ; et qui tâchent d'écouter ce qui se dit auprès d'eux.

Il en faut aux gens qui font des affaires.

C'est là que souvent ils donnent rendez-vous à leurs clients ; un marché se conclut, une vente se décide entre une demi-tasse et un petit verre ; et quelquefois un bol de punch

tranche une difficulté et apaise un différend.

Les auteurs vont assez ordinairement au café du théâtre auquel ils donnent des pièces; ils viennent y lire le compte-rendu des journaux, et raconter aux habitués tous les incidents qui ont entravé la représentation de leur ouvrage; ils font entendre que, pour résister à tout cela, il fallait nécessairement que leur pièce eût un grand mérite.

Puis l'acteur vient aussi. L'acteur que tout le monde connaît, qui connaît tout le monde, qui reçoit de tous côtés des saluts et des poignées de mains; qui ne lit pas souvent le journal, parce qu'il a peur d'y trouver un mauvais compliment à son adresse, mais qui s'informe adroitement s'il y en a qui dise du bien de lui.

Puis les amateurs de billard; ceux-là ne s'ar-

rêtent point au café, il se contentent de demander :

« — Est-il libre?

Et, sur la réponse affirmative, ils enfilent l'escalier qui conduit au billard, sans même regarder autour d'eux.

A Paris, il y a des personnes qui passent leur vie au café; elles s'y rendent dès le matin, accaparant tous les journaux avant qu'ils ne soient débarrassés de leur bande. Pour peu qu'on veuille seulement en lire six entièrement on en a pour quelques heures.

Ces personnes-là déjeunent au café, puis causent, parlent affaire ou politique; elles ont souvent l'air de se disposer à s'en aller, mais elles ne partent pas.

Quelquefois un garçon de café vient leur dire :

« — Monsieur, on vous demande chez » vous..... madame vous fait prier d'aller lui » parler. »

Alors l'homme du café fait un mouvement d'humeur en murmurant :

« — C'est insupportable, on n'a pas un mo- » ment à soi! »

Puis il se décide à sortir, en ayant bien soin de dire :

« — Si on me demande, je ne serai pas long- » temps absent. »

En effet, ce monsieur ne tarde pas à revenir, comme quelqu'un qui s'est débarrassé d'une corvée.

En se retrouvant au café, il respire, il est à son aise, il est heureux, il y est chez lui; c'est sa véritable demeure, et la maison où il a un

appartement n'est pour lui qu'une espèce d'entrepôt où il a déposé sa femme, ses enfants et ses meubles.

Il reste au café jusqu'à l'heure du dîner ; les personnes qui ont besoin de lui parler viennent l'y trouver.

Il lui arrive souvent de prendre son dîner dans l'établissement ; on n'y tient pas un restaurant, mais il se contente de la cuisine bourgeoise du limonadier.

Le soir, les connaissances arrivent, les parties de domino se forment. Le monsieur joue, boit, parie, s'échauffe, et ne quitte pas la table jusqu'au moment où le gaz s'éteint.

C'est le signal de la retraite ; les garçons ferment le café.

Notre habitué a beaucoup de peine à se dé-

cider à partir ; quelquefois il se fait apporter une bougie pour continuer une partie ou lire le journal du soir.

Enfin il va dire bonsoir au limonadier ; la dame du comptoir est déjà retirée ; les garçons sont en train de dresser leur lit dans la salle : il regarde la pendule en disant :

« — Vous fermez de bonne heure, ce » soir.

» — Mais il est minuit passé..... vous voyez » bien que le gaz nous a quittés, et il s'éteint à » minuit et quelques minutes.

» — Ah !... il me semble qu'il pourrait vous » donner le quart-d'heure de grâce. Allons, au » revoir... à demain... »

Et quelquefois ce monsieur, en allant se coucher, dit encore par habitude :

« — Si on me demande, je vais revenir. »

Si les boulevards, le quartier du Palais-Royal, le faubourg Saint-Germain brillent par leurs cafés, dans les rues moins fréquentées de la capitale vous en trouvez encore de modestes qui ne sont point éclairés au gaz, qui n'ont ni peintures ni dorures, et qui se contentent de quelques glaces en plusieurs morceaux, et d'un papier à bordure veloutée.

Dans ces cafés-là il n'y a jamais de billard.

La dame du comptoir a ordinairement de quarante à cinquante ans; elle a la mine et la physionomie d'une excellente ménagère, elle porte sous son bonnet un gros tour avec des tire-bouchons d'un blond filasse ou d'un noir d'ébène; elle coud ou festonne presque continuellement, et dans la journée une voisine,

aussi mûre qu'elle, vient s'asseoir à ses côtés, et tricotte ou ravaude des bas.

Le comptoir, en vieil acajou à dessus de marbre Saint-Anne, est d'une excessive simplicité.

D'un côté, une demi-douzaine de flacons à liqueurs sont parqués dans une vieille boîte de ferblanc peint. La liqueur qui s'est figée et candie autour de la plupart des bouchons de cristal annonce qu'on ne consomme pas souvent de la vanille ni du parfait amour.

De l'autre côté du comptoir, à côté d'un trône également en ferblanc, on voit un pot de réséda ou de giroflée; quelquefois, à la fête de madame, le pot renferme un dahlia; alors on laisse la porte du café toute grande ouverte.

Le maître du café, époux de la dame du

comptoir, est un homme d'une cinquantaine d'années, porteur d'une bonne figure et d'un gros ventre; il est habituellement sans cravate pour faire voir qu'il est chez lui; il se promène dans son café d'un air très-satisfait, va et vient en visitant sa tabatière, se remue comme s'il était très-occupé, et ne fait jamais rien que priser, se moucher, tousser, et porter les journaux d'une table sur une autre.

Quand nous disons les journaux, il ne faut pas croire cependant que l'on en trouve beaucoup dans ce café. On en rencontre de deux à trois ordinairement: la *Gazette des Tribunaux*, le *Constitutionnel* et les *Petites-Affiches*, fort souvent même on n'y trouve que le journal de la veille.

Le personnel de l'établissement, après le mari et la femme, et un vieux chien couvert d'emplâtres qui dort toujours sur une des ta-

bles, se compose d'un garçon qui frise la soixantaine, et qui fait tout ce qu'il peut pour paraître encore leste et jeune.

Ce garçon est coiffé d'une perruque blonde, beaucoup trop courte sur les oreilles, et qui laisse voir ses cheveux gris.

Eté comme hiver, et toujours pour se donner un air de jeunesse, il porte avec sa petite veste de drap un pantalon de nankin et des bas bleus. Le pantalon, à force d'avoir été lavé, ne descend plus qu'à moitié jambe, et le vieux garçon limonadier passe une partie de son temps à le tirer par le bas pour l'empêcher de se transformer en culotte ; le peu d'occupation que lui donne son emploi lui permet de se livrer fréquemment à ce genre d'exercice.

Ce garçon se fait appeler *Alexandre*, parce qu'il y a toujours des Alexandre parmi les jeunes garçons qui servent au café de *Paris*, au

café de la *Rotonde*, au café *Anglais*... enfin dans les beaux cafés de Paris.

Alexandre est plutôt un ami de la maison qu'un garçon limonadier. Monsieur lui donne du tabac, fait sa partie avec lui, et lui demande son avis pour l'achat d'un quinquet ou l'abonnement à un journal.

Madame n'ose pas le sonner quand il est endormi sur une table, ou qu'elle le voit trop occupé à tirer le bas de son pantalon de nankin.

Enfin il dîne avec ses maîtres, et grogne quand le rôti est brûlé ou quand il n'y a pas assez de beurre dans une sauce.

Le soir il fait sa partie de loto avec ses bourgeois et quatre ou cinq habitués, gens respectables qui viennent à six heures, et s'en vont régulièrement à dix heures et demie, de ma-

nière que ce café est toujours fermé à onze heures.

Tout cela fait l'effet d'une famille bien unie, et ne ressemble pas du tout à un café. On n'y trouve point de glaces ni de sorbets, et pour limonade on vous sert quelque chose qui ressemble beaucoup à ce que ces dames étalées sur le boulevard vendent dans des carafes.

Quelquefois, sur les neuf ou dix heures du soir, quelques jeunes gens égarés de leur chemin ou fourvoyés dans leurs habitudes, entrent par hasard dans ce café.

Alors les quatre habitués, les bourgeois et le garçon sont rassemblés autour d'une table, dans un coin de la salle, et fort attentionnés à une partie de loto.

Ils jouent une poule à un sou au premier

quine, et comme il y a déjà beaucoup de boules de tirées, l'émotion est générale.

Les jeunes gens entrent dans le café à demi-éclairé; toutes les tables sont inoccupées, à l'exception de celle des joueurs de loto, et d'une autre sur laquelle le vieux chien est couché.

« — Un bol de punch ! »

Crie un des nouveau-venus, tandis que ses amis vont se placer à une table voisine de celle occupée par le quadrupède.

L'arrivée de trois personnes à la fois a déjà jeté le trouble dans le café, qui n'a pas l'habitude de recevoir tant de monde; le vieil Alexandre est de mauvaise humeur d'être obligé de quitter son loto, parce qu'il a plusieurs quaternes; il laisse son bourgeois se lever le pre-

mier, et, la serviette à la main, s'avancer gracieusement vers les nouveau-venus.

Mais en entendant demander un bol de punch un embarras très-visible se peint sur la figure des maîtres du café et de leur garçon.

Le bourgeois court près de la table de loto, en disant à demi-voix et d'un air consterné :

« — Ces messieurs demandent du punch.

» — Du punch, » répond madame en ouvrant de grands yeux, et comme quelqu'un qui entendrait parler une langue inconnue; « du » punch... mais il me semble que nous n'en » avons pas...

» — On en fait, ma chère amie... ça se fait » avec du thé, du citron et de l'eau-de-vie ou du

» rhum .. et du sucre..... Allons, Alexandre, il » faut faire du punch à ces messieurs...

» — C'est amusant... J'avais trois quaternes, » j'allais gagner la poule.

» — On marquera pour vous.

» — J'aime mieux qu'on m'attende. »

Alexandre se décide enfin à quitter le loto, et après avoir tiré le bas de son pantalon, il va donner un coup de serviette a la table où sont les jeunes gens, en disant :

« — Q'est-ce que ces messieurs désirent?

» — Nous avons demandé du punch...

» — Ah!... bon... Vous ne préféreriez pas de » la bière... nous en avons d'excellente...

» — Si nous avions voulu de la bière, nous » n'aurions pas demandé du punch.

» — Allez donc, vieux serin, un bol au rhum » et soigné. »

Alexandre s'éloigne très-vexé de ce qu'on l'ait appelé *vieux serin*; il retourne à ses bourgeois, en murmurant:

« — Et le feu qui est éteint là-bas... c'est » amusant!... Ne tirez pas sans moi... ils le » veulent au rhum... Y en a-t-il ici?

» — Oui! oui! » répond le maître d'un air avantageux, « encore au moins le tiers d'un » flacon.

» — C'est déjà pas tant... on en fera assez.

» — Par exemple, » dit la dame, « je n'ai ici » ni thé ni citron... mais on peut aller voir » chez l'épicier et la fruitière... si elle n'est pas » couchée.

» — Ce n'est pas la peine! on s'en passera...

» Est-ce qu'on a besoin de ça pour faire du » punch...

» — Attendez-moi pour tirer...

» — Préparez le bol et le verre... et le pla- » teau. »

Dans ce modeste café un bol en argent est un luxe inconnu.

Mais la dame cherche un vase qui lui sert chaque jour à prendre un bouillon ; pendant qu'elle l'essuie, le limonadier bouleverse tout pour trouver un grand plateau, et les quatre habitués donnent un coup de mouchoir sur les verres à pattes qui étaient couverts d'une noble poussière ; c'est un tableau d'intérieur très-animé.

Cependant un des jeunes gens, voulant placer son chapeau sur une table près de lui,

repousse assez rudement le chien qui l'occupait, en disant :

« — Voilà un animal un peu sans façon. »

La maîtresse du café pousse un cri en voyant toucher son chien et s'écrie :

« — Ah! monsieur!... vous n'avez donc pas » vu qu'il a trois emplâtres.

» — Raison de plus, madame, pour que son » voisinage soit peu agréable.

Le bourgeois va relever le chien et l'emporte dans ses bras en disant :

« — Il n'y a rien, chère amie..... il ne s'est » pas blessé... il est tombé sur sa queue et elle » prête. »

Pendant ce temps on entend le vieil Alexandre qui souffle le feu dans le laboratoire.

« — Et ce punch donc! » s'écrient les jeunes

gens qui s'aperçoivent qu'ils se sont fourvoyés.

» — Dans l'instant, messieurs... on est après » vous. »

Un quart-d'heure s'écoule.

Le limonadier est allé plusieurs fois au laboratoire, il en revient en disant toujours :

« — Dans la minute, messieurs... on vous » sert. »

Et les jeunes gens s'écrient :

« — Ah ! qu'est-ce que c'est donc qu'un café » dans lequel il faut attendre si longtemps pour » avoir la chose la plus simple. »

Enfin le vieil Alexandre est sorti du laboratoire, la figure pleine de poussière de charbon, la perruque presque retournée, la sueur sur le

front ; il s'empare du vase, du plateau, rentre dans son fourneau et revient d'un air fier apporter le bol de punch demandé.

En apercevant le vase à potage, les jeunes gens s'écrient :

« — Qu'est-ce que cela... un consommé?...

» — C'est votre punch, messieurs, » répond le garçon en posant son plateau sur la table.

« — Il a une drôle de mine...

» — J'aurais pris cela pour un bouillon.....

» — Je crois, en effet, qu'il a des yeux.

» — Faites-nous brûler ça au moins.

» — Ces messieurs veulent le brûler?

» — Certainement, mettez-y le feu. »

Alexandre s'approche de la table de loto en disant d'un air piteux :

« — Ils exigent qu'on y mette le feu.

» — Comment ! comment ! » s'écrie la limonadière toute effrayée, « on veut mettre le feu » chez moi... je m'y oppose...

» Mais non, ma chère amie, » répond le bourgeois en souriant. « C'est le feu à leur punch... » ça se fait... c'est permis...

» — Ah ! c'est différent, mais, mon ami, cer- » tainement mon joli bol de faïence n'y résis- » tera pas... il cassera...

» — Non... non... allons, Alexandre, prenez » des allumettes et mettez le feu ! »

Le vieux garçon prend une lumière, et vient

essayer de mettre le feu au punch; il use inutilement une demi-botte d'allumettes, les jeunes gens brûlent en vain tout le papier qu'ils ont sur eux, impossible de faire flambler la liqueur.

Et la limonadière dit tout bas :

« — Je suis enchantée qu'ils ne puissent y » mettre le feu, mon bol aurait cassé. »

Il faut se décider à prendre le punch sans le brûler; mais il sent la fumée, le charbon, l'eau.

Les jeunes gens, qui le trouvent détestable et ne peuvent pas le boire, s'empressent de payer et de s'en aller, en s'écriant :

«— Quel café! grand Dieu!.. c'est une véri- » table mystification! »

Le vieil Alexandre court au bol, et buvant le punch qu'on a laissé, s'écrie :

« — Ils ne sont pas contents!... Et je vous » assure qu'il est délicieux. »

Le bourgeois vient en goûter à son tour, et dit :

« — C'est bien bon... ce n'est pas très-fort... » mais c'est bien bon.

» — Après tout, » dit la dame, « j'aime autant » que ces messieurs ne reviennent plus. Je suis » sûre que ce sont des tapageurs... ils feraient » des scènes ici, et j'aime la tranquillité. »

La société se remet alors à jouer au loto encore toute émue de l'effet produit dans le café par la demande d'un bol de punch.

On aura peine à croire, peut-être, que dans une ville comme Paris il en existe encore de tels;

mais ceci n'est qu'un tableau où la vérité n'est point chargée.

Hâtons-nous de dire, cependant, que de tels cafés deviennent chaque jour plus rares; dans quelques années, sans doute, on n'en trouvera plus dans la grande ville, et, en vérité, ceux qui ont le malheur d'y prendre quelque chose ne seront pas tentés de les regretter.

LES MARIS.

Réflexions préliminaires.

I

Beaumarchais a dit : « De toutes les choses » sérieuses, le mariage étant la plus bouf- » fonne !... »

Mais Beaumarchais, qui voulait constamment

faire de l'esprit, avançait souvent des paradoxes qu'il ne soutenait que par des plaisanteries.

Non, le mariage n'est pas une chose bouffonne? tant s'en faut! Et l'état d'homme marié n'est pas toujours aussi confortable qu'on pourrait se l'imaginer; il ne suffit pas de trouver chez soi des pantoufles et des égards... Et puis, les trouve-t-on toujours, ces égards... Il faut à certains maris tant de choses pour être heureux!... A d'autres, il en faut si peu!.... Mais ce peu est quelquefois aussi difficile à trouver que la quantité.

Et pourtant tout le monde se marie.... Ceux qui ne le sont pas encore, le seront... (Mariés, cela va sans dire!) Et à Dieu ne plaise que nous ayons l'intention de faire ici une diatribe contre l'hymen!

Puisque la grande majorité veut en goûter, c'est que probablement, malgré toutes les plai-

santeries décochées contre le mariage et les maris, dans ce nœud qui attache deux personnes pour la vie, les avantages, les jouisssances l'emportent sur les ennuis et les désagréments.

Et puis, où en serions-nous si l'on ne se mariait pas?

Ne sommes-nous pas sur terre pour vivre en société?

N'y sommes-nous pas surtout pour aimer?

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
Car, sans aimer, il est triste d'être homme!
Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que notre cœur adore;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y penser encore.

C'est *Voltaire* qui a dit cela, et je suis tout-à-fait de l'avis de *Voltaire*.

Ainsi ; puisqu'il faut la nuit faire toutes ces choses-là, il est donc indispensable d'avoir près de soi ce tendre objet que notre cœur adore.

Et d'ailleurs, c'est aussi la doctrine des apôtres :

Ainsi donc, c'est bien entendu, on a parfaitement raison de se marier.

Mais alors, messieurs les hommes mariés, pourquoi avez-vous donc quelquefois si... enfin un air tout particulier?

Pourquoi souvent voulez-vous renier votre position, en tâchant de vous donner la tournure, les allures, et toutes les manières d'un garçon?

Pourquoi, à peine mariés, vous plaignez-vous de l'être... (Mariés, cela va toujours sans dire.)

Pourquoi cessez-vous si vite d'être amants, d'être galants, d'être prévenants, d'être empressés, d'être aimables, et souvent même d'être amoureux?..... Car il y a une foule de choses que vous cessez de faire, ou que du moins vous ne faites plus si bien.

Pourquoi, au lieu d'éviter les querelles par un peu de patience ou de complaisance, vous habituez-vous à vous disputer avec votre femme comme à prendre votre café?

Pourquoi, lorsque l'ennui semble vouloir se glisser dans votre ménage, allez-vous bien vite chercher des plaisirs ailleurs, au lieu de faire des efforts pour les ramener chez vous?

Qourquoi êtes-vous les premiers à faire tout ce qu'il faut pour que l'on cesse de vous aimer?

Pourquoi êtes-vous assez niais pour vous lier

avec de jolis garçons ou des hommes d'esprit, près desquels la comparaison ne vous sera pas favorable?

Pourquoi allez-vous sottement conter partout que vôtre femme ne vous aime pas? C'est comme si vous alliez dire :

« La place est vacante, je ne l'occupe plus, » on peut se présenter. »

Pourquoi! pourquoi!..... Je gage que vous vous dites déjà : « Nous ne faisons rien de tout » cela. »

Ah! vous ne faites rien de tout cela!... Vous en êtes bien persuadés... mais on ne se connaît pas soi-même...

Voulez-vous savoir ce que vous faites!...

Soyez persuadés que je ne chargerai pas le tableau.

L'homme nouvellement marié,

OU SI L'ON VEUT

LA LUNE DE MIEL.

II.

D'abord, l'homme nouvellement marié se lève très-tard ; on ne peut pas l'arracher du lit. (Il est bien entendu que sa femme n'est pas levée non plus.)

S'il est employé, il dit :

« — Ah! ma foi, j'arriverais trop tard à mon » bureau pour signer la feuille d'entrée chez » le concierge, j'aime autant ne pas y aller du » tout. »

S'il est dans le commerce, il dit :

« — Les commis sont en bas, ils n'ont pas » besoin de moi pour ouvrir le magasin. On ne » vend pas grand'chose le matin ; d'ailleurs, il » faut bien que ces jeunes gens se forment, je » ne puis pas être sans cesse à les surveiller. »

S'il est dans les affaires, il dit :

« — J'avais un rendez-vous pour ce matin... » J'irai ce soir, cela reviendra au même. Après » tout, on ne peut pas se tuer. »

S'il ne fait que vivre de ses rentes, alors il ne dit rien; mais quand sa femme lui demande l'heure, il se contente de l'embrasser en lui répondant :

— Quest-ce que cela nous fait ? Qu'est-ce » qui nous presse? Ne sommes-nous pas nos » maîtres?

Et autres raisons accompagnées des plus tendres caresses.

Madame se laisse facilement convaincre; elle trouve son mari doué d'une éloquence très-persuasive, et se félicite d'avoir épousé un *Mirabeau.* Elle se félicite d'une foule de choses.

Cependant l'amour ne suffit pas pour soutenir notre frêle machine ; bien au contraire, les plaisirs de Cythère creusent considérablement l'estomac:

Sine Cerere et Baccho fregit Venus.

Bientôt notre homme marié avoue qu'il a très-faim ; sa femme répond :

« — Le déjeuner doit nous attendre, levons-» nous.

» — Eh ! pourquoi nous lever ? » s'écrie notre mari enlaçant son épouse dans ses bras amoureux. « Déjeunons au lit, chère amie, ce sera » bien plus gentil. »

Madame n'a rien à objecter à cela ; elle sourit à son époux, qui a des idées toujours empreintes de volupté.

On déjeune dans le lit.

Cela peut être fort gentil, mais à coup sûr, ce n'est pas commode. N'importe, l'amour fait trouver tout charmant.

Après le déjeuner, on ne se lève pas encore; on a une foule de choses à se dire, que l'on se communique tout aussi bien couché que debout. Le déjeuner a renouvelé l'éloquence du

mari, qui soutient la conversation d'une manière vraiment admirable.

Madame se persuade qu'elle a épousé un descendant du grand Samson, qui faisait de si belles choses avant que Dadila ne l'eût coiffé à la mal-content.

Enfin, on se lève.

On s'habille en se faisant une foule de petites niches charmantes, en se dérobant, en se volant, en se rendant des baisers infiniment prolongés.

L'heure du dîner est venue, et l'on n'a rien fait que rire, folâtrer, badiner.

Monsieur a trouvé que la journée avait passé bien rapidement. Madame a des yeux langoureux qui disent la même chose.

Monsieur ne peut pas se lasser de regarder les yeux de Madame.

De prendre la taille à Madame.

De presser les mains de Madame.

De lui presser les genoux.

Quand il ne peut pas lui presser quelque chose, il fait la moue, il boude, il soupire, il ne vit plus.

Madame craint que cela n'aille trop loin et que son mari ne perde la tête à force d'amour.

A dîner, Monsieur prend Madame sur ses genoux ; il boit dans le verre où elle a bu ; il mange dans ce qu'elle a goûté. Le karik à l'indienne lui semblerait fade si sa femme n'y avait pas touché.

Le soir, si les nouveaux époux se décident à

aller au spectacle, ils ne resteront pas jusqu'à la fin ; s'ils vont en société, Monsieur est bien vite pressé de rentrer. Il fait de loin des signes à sa femme ; celle-ci lui fait comprendre que la bienséance veut qu'ils ne partent pas encore.

Mais notre homme nouvellement marié brave toutes les bienséances ; peu lui importe ce que l'on dira, ce que l'on pensera. Il veut emmener sa femme ; il lui tarde de se retrouver en tête-à-tête avec sa femme. Il lui semble que ces moments-là sont trop rares.

Enfin, il réussit à s'emparer de sa femme. Il l'entraîne. C'est presque un enlèvement !

Il fait monter Madame dans une voiture ; il s'y précipite après elle.

Cet homme-là est d'une impatience !... Il ne

pourra jamais attendre qu'il soit arrivé chez lui pour entamer la conversation.

Si cela durait toujours ainsi, ce serait ravissant ! Mais...

La lune rousse.

III.

Les femmes seraient-elles toujours pour leurs maris ce qu'elles sont pendant la lune de miel ?

Voilà une question grave.

Je ne chercherai point ici à la résoudre,

parce que c'est des hommes mariés que nous avons à nous occuper, et non pas de leurs moitiés. Mais je dirai seulement, en passant, que les femmes se lassent moins vite que nous au sein du plaisir et du bonheur; par conséquent, ce n'est donc pas la femme qui commence à changer la lune de miel en lune rousse.

Monsieur qui aimait tant à rester tard au lit, commence à se lever plus tôt; puis il se lève comme avant d'être marié, puis il se lève plus tôt que lorsqu'il était garçon.

C'est maintenant Madame qui cherche à le retenir en l'enlaçant dans ses bras amoureux; mais notre mari se dégage en disant :

« — Et mon bureau! Diable! je n'ai pas en-» vie que l'on fasse à mon chef des rapports qui » me soient défavorables!..... pour perdre ma » place ensuite. »

Ou bien :

« — Les commis en bas ne font rien quand » je ne suis pas là.... Ma chère amie, quand on » est dans le commerce, il faut être matinal, » sans quoi rien ne marche? Il n'y a rien de tel » que l'œil du maître. »

Ou bien :

« — J'ai rendez-vous ce matin, de très-bonne » heure : c'est pour une affaire importante; je » n'ai pas envie de manquer mon homme..... » Quand on veut être chargé de bonnes affaires, » il ne faut pas être paresseux.

» — Mais tu n'as pas déjeuné » dit quelquefois Madame en soupirant; « si tu voulais, on » t'apporterait le déjeuner au lit... Ça ne serait » pas plus long...

» — Oh! non, par exemple!.... Déjeuner au » lit!.. Avec ça qu'on y est commodément pour » manger!.... On renverse son café... on laisse

» tomber sa cuiller..... on ne trouve plus son » pain !..... C'est pitoyable de déjeuner au » lit.....

» C'est comme les gens qui veulent dîner sur » l'herbe, et qui se donnent des tours de reins » pour se verser à boire. Une table, ma chère, » une table bien servie, voilà ce qu'il faut pour » manger à son aise !...

Madame murmure d'un petit air demi-boudeur, demi-agaçant :

» — Autrefois pourtant... vous aimiez beau- » coup à déjeuner au lit avec moi..... Vous ne » trouviez pas alors que l'on y était mal. »

Pour toute réponse, Monsieur a sauté en bas de son lit ; il se hâte de s'habiller, déjeune très-vite, et sort avant que sa femme ait achevé sa toilette du matin.

Madame trouve que son mari n'a plus la même

éloquence qu'autrefois.... Elle fait les mêmes réflexions que Gil Blas avec l'archevêque de Grenade.

Quand Monsieur rentre dans la journée, si sa femme s'approche de lui et veut lui faire de petites niches, rire, folâtrer comme pendant les premiers jours de leur mariage, notre homme marié lui répond assez brusquement :

« — Laissez-moi donc tranquille, ma chère » amie... je n'ai pas le temps de jouer, moi!... » Tiens, tu es bien gentille ; mais si tu veux me » faire un grand plaisir, va-t'en, tu m'empêches » de travailler. »

Et Monsieur ne songe plus à prendre la taille a Madame ; il ne lui presse plus les genoux ni les mains ; il ne reste plus des minutes entières en contemplation devant ses yeux.

A dîner, il ne la prend plus sur ses genoux.

Quand sa femme mord à quelque chose et le lui présente ensuite, il a l'air de ne pas voir, et continue de manger ce qu'il tient, ou bien il hausse les épaules en répondant :

« — Finis donc tes bêtises !... Je n'aime pas » ce morceau-là, d'ailleurs, c'est trop gras. »

Ou :

« — C'est trop maigre. »

Quand madame met un nouveau bonnet ou un nouveau chapeau, et qu'elle vient se poser devant son mari en lui disant :

« — Comment me trouves-tu ? cela me va- » t-il bien ? »

Notre mari répond :

« — Très-bien !... très-bien ! Tu es char- » mante. »

Mais il n'a pas seulement jeté les yeux sur sa femme.

Celle-ci, qui s'aperçoit que son mari ne l'a pas regardée, s'éloigne très-piquée de cette indifférence, en se promettant bien à l'avenir de ne plus se mettre en peine pour tâcher d'être à son goût.

Quand monsieur conduit madame en soirée, il la dépose dans un coin du salon, où elle s'amusera comme elle pourra.

Quant à lui, ce n'est plus son affaire; il va dans une autre pièce faire l'aimable, le galant près d'une autre femme, près de beaucoup d'autres femmes même ; l'essentiel, c'est que ce ne soit pas la sienne : s'il danse, ce ne sera jamais avec sa femme ; il est convenu que c'est mauvais genre.

Ensuite il va se placer à une table de jeu ;

il y oublie l'heure. Il s'amuse, et ne pense pas que sa femme peut s'ennuyer.

Celle-ci arrive cependant près de la table de jeu ; elle s'approche de son mari, et lui dit d'un ton doux :

« — Mon ami, est-ce que nous n'allons pas » penser à nous retirer !

« — Si... si... Tout-à-l'heure... bientôt.... » Va danser un petit peu... et puis nous par- » tirons.

« — Je ne veux plus danser ; je suis fati- » guée.

« — Eh bien ! repose-toi. »

Madame ne dit plus rien, elle s'éloigne ; mais elle revient au bout d'une demi-heure dire à son mari, qui joue toujours :

« — Mon ami, il est bien tard. Vas-tu ve-
» nir ?

« — Oui, oui... dans cinq minutes, pas
» plus de cinq minutes et je suis à toi. »

Et les cinq minutes durent encore une demi-heure; enfin notre homme marié quitte la table de jeu en se disant :

« — Quel ennui de ne pas pouvoir faire ce
» que l'on veut, d'avoir sans cesse quelqu'un
» après soi... qui vous force à partir quand
» vous désirez rester ! Les femmes n'ont pas la
» moindre complaisance...

» Ah ! quand j'étais garçon, je faisais mes
» volontés... Imbéciles que nous sommes de
» nous donner des chaînes !... Enfin ! »

Et Monsieur prend le bras de Madame. Il la ramène à pied ; et quand elle dit :

« — Est-ce que nous ne prenons pas une » voiture ? »

Il répond :

« — Pourquoi faire?... Ce n'est pas loin... » D'ailleurs, cela fait du bien de marcher un » peu. »

Madame soupire encore : elle trouve que son mari est bien changé. Ce n'est plus un *Mirabeau* ni un *Samson*! En effet, il y a bien du changement.

Mais les folies qui ont signalé la lune de miel pouvaient-elles durer ?

Non, sans doute.

Mais pourquoi les faire, ces folies? Pourquoi, messieurs, en vous mettant en ménage, habituez-vous vos femmes à un régime qu'il » vous serait difficile et peut-être impossible de continuer?

Pourquoi les saturer de plaisir pour les mettre ensuite à la demi-ration ?

Pourquoi les accabler de caresses, et puis après ne pas même lever les yeux pour regarder le bonnet qu'elles viennent d'essayer ?

Pourquoi dépenser toute votre amabilité dans les premiers jours, et ne plus trouver ensuite un mot galant à dire ?

Pourquoi ?... Parce que c'est dans la nature de l'homme de ne point savoir se modérer.

Et tout ce que je dis là ne changera rien à la conduite d'un homme marié pendant les premiers jours de son hymen.

Le mari bonne d'enfants.

IV.

Vous êtes marié et vous avez des enfants ; c'est très-bien. L'Écriture dit : *Croissez et multipliez.*

A la vérité, quand vous êtes marié, vous ne croissez plus, mais vous multipliez.

Il y a cependant quelques ménages où l'on ne multiplie pas.

Alors, si Monsieur désire des enfants, il fait un crime à son épouse de ne pas lui en donner, il lui dit à ce sujet des mots piquants, méchants, quelquefois malhonnêtes même.

Pauvre femme! Comme si elle n'était pas déjà assez chagrine de ne point devenir mère!

Et puis, qui est-ce qui vous prouve que ce soit votre femme qui ne peut pas avoir d'enfant? Pourquoi ne serait-ce pas aussi bien de votre fait?

Vous avez consulté des médecins!..

Mais les médecins ne sont pas des dieux; ils se trompent comme les autres hommes :

Errare humanum est.

Enfin, croyez-moi, si votre femme ne devient pas mère, ne lui faites pas aussi souvent des reproches à ce sujet ; cela pourrait lui donner l'idée de s'assurer si c'est de votre faute ou de la sienne.

Mais nous en étions à l'homme marié qui a des enfants, et qui adore les enfants ; qui se dévoue à eux corps et âme ; qui reste en extase près de leur berceau ; qui leur donne la bouillie, qui la goûte avant eux ; qui se relève la nuit pour leur donner à boire ; et qui, dans la journée, les promène sur les boulevards ou ailleurs.

Promenons-nous aussi sur les boulevards ; nous ne tarderons pas à rencontrer un homme marié bonne d'enfants.

Il est impossible de ne point reconnaître au premier coup-d'œil ce type de l'amour paternel qui a fait abdication de tous les autres

droits de l'homme pour se consacrer entièrement à ses petits.

Voyez ce monsieur dont la mise décente et bourgeoise n'annonce pas la moindre coquetterie ; il serait fort propre, si ses enfants n'avaient pas l'habitude d'essuyer leurs mains à son habit, à son pantalon, enfin, à la première chose venue de sa personne.

Mais comme il a presque toujours sur ses vêtements quelques échantillons de confitures, de beurre, de miel, de raisiné et de mélasse, vous concevez qu'avec tout cela il lui est difficile de conserver un air de propreté et une tenue soignée.

Souvent aussi ce monsieur a quelque partie de son habit déchirée ; il est rare qu'il ne lui manque pas plusieurs boutons, et que son chapeau n'ait pas reçu des renfoncements. Tout cela est la suite des espiégleries de ses bam-

bins, et cela ne l'empêche pas de chanter toute la journée :

Ah ! qu'on est heureux d'être père.

Ce monsieur a deux fils, et son épouse est enceinte d'un troisième rejeton. L'aîné de ses fils a six ans, le second est dans sa quatrième année.

Ce monsieur est, depuis son réveil jusqu'au moment où il se couche, aux ordres de ses deux petits garçons : madame ne veut pas que l'on contrarie en rien Dodolphe et Polyte ; elle prétend que pour former le caractère aux enfants, il faut constamment faire leur volonté.

Monsieur est trop bon père pour contrarier Madame, et au lieu de faire obéir ses marmots, c'est lui qui est sans cesse aux ordres de ses deux bambins.

Quand Dodolphe et Polyte veulent aller promener, notre homme s'empresse de passer sa redingote, de prendre son chapeau, et le voilà parti avec ses fils.

Madame lui crie du haut de l'escalier :

« — Prenez bien garde aux voitures ; ne les » faites pas aller trop vite.... ne les laissez pas » marcher dans la crotte !.. S'ils déchirent leurs » vêtements, ce sera à vous que je m'en pren- » drai... »

Toutes les recommandations que l'on ferait à une bonne ; et à tout cela Monsieur a répondu d'un air soumis :

« — Sois tranquille, chère amie... je ne les » quitterai pas une minute... je ferai bien at- » tention... ne sois pas inquiète... »

Monsieur se dirige du côté des boulevards,

tenant Polyte d'une main et Dodolphe de l'autre.

D'abord la promenade commence assez paisiblement ; les enfants, satisfaits d'être sortis, se contentent de regarder autour d'eux et de forcer leur père à s'arrêter devant chaque boutique, ce que celui-ci fait avec une complaisance admirable.

Mais arrivés sur le boulevard du Temple, Dodolphe veut aller à droite pour voir les figures de cire ; Polyte veut qu'on tourne à gauche pour voir le Château-d'Eau.

Se sentant tiraillé des deux côtés, notre homme marié bonne d'enfants est fort embarrassé ; pour la première fois il ne peut contenter en même temps ses deux fils, mais il fait ce qu'il peut pour les mettre d'accord, en leur disant :

» — Mes amis.... nous ne pouvons pas aller » en même temps des deux côtés..... si cela se » pouvait, certainement je ne demanderais pas » mieux : vous savez bien que je n'ai pas l'ha- » bitude de vous contrarier.

» — Je veux voir les figures de cire, moi.... » dit le plus grand.

« — Je veux aller au Château... dodo, dodo, » na! » crie le plus petit, qui est rageur et commence à taper des pieds comme une grande personne; ce qui fait l'admiration de son père.

» — Non... nous irons par là... n'est-ce pas, » papa ?...

» — Non... par ici, petit pépère... »

Les deux mioches recommencent à tirailler l'auteur de leurs jours en s'attachant chacun à un pan de sa redingote.

Notre homme a envie de pleurer; mais enfin s'apercevant que s'il n'y met ordre, il va se trouver bientôt réduit à une veste, il prend une belle résolution, et, faisant une grosse voix, se met à crier :

« — Ah, corbleu, messieurs ! si vous ne fi-
» nissez pas, je vais m'en aller et vous laisser là
» tous les deux.... fichtre !.... et la garde vien-
» dra vous prendre... fichtre... et on vous arrê-
» tera comme des mauvais sujets... ah ! ah ! et
» ce sera bien fait. »

Cette menace fait son effet. Les enfants se taisent pour un moment.

Enchanté d'être parvenu à se faire obéir, notre homme les emmène avec un certain air de fierté, regardant autour de lui pour jouir de l'effet qu'il a dû produire sur les passants.

On va se placer devant les figures de cire ,

mais cela ne satisfait pas les deux petits garçons, qui veulent entrer voir le spectacle. Le papa s'exécute. On entre dans l'intérieur de la baraque.

C'est la quinzième fois que cet homme respectable voit le spectacle des figures de cire, et entend l'explication des tableaux. On accorde des prix de vertu à des gens qui n'auraient pas la force de subir cette épreuve.

Après avoir vu les figures de Curtius, les enfants ont soif.

Le papa les mène dans un café et demande de la bière. On en apporte : les deux petits garçons y goûtent, font la grimace et crachent en disant :

« — Oh! que c'est mauvais!.... c'est pas su-» cré!.... »

Le papa demande une ~~limonade~~ ou de l'eau

sucrée qu'il donne à ses enfants, et quoiqu'il n'ait pas soif, il avale tout le contenu de la bouteille de bière, afin de ne l'avoir pas fait venir inutilement; l'amour paternel rend capable de tout.

En sortant du café, les enfants veulent voir Polichinelle. On s'arrête devant une maison de toile.

Cette fois les deux bambins ne demandent pas à entrer dans l'intérieur, ils ont déjà deviné que le plus amusant se passe à la porte.

Mais comme ils se trouvent derrière des tourlourous, des bonnes, des flâneurs de toute espèce en vestes, en blouses et même en habits, qui viennent aussi regarder Polichinelle, ils se mettent à crier :

« — Papa..... porte-moi.... papa... bras, » bras! »

Notre homme marié se baisse, entoure chacun de ses fils avec ses bras, les élève ainsi à la hauteur de ses épaules, et, dans cette position, se trouve avoir le nez dans le fond des culottes de ses mioches, lesquels n'ont pas encore appris à se contenir en société. Tout n'est pas rose dans la paternité.

Et ce cher monsieur, qui ne voit plus rien que les deux fonds de culotte de ses fils, est encore obligé de leur expliquer le spectacle et de répondre aux questions que ceux-ci ne cessent de lui adresser.

« — Papa, qu'est-ce que c'est donc que ce » vilain-là.... qui secoue la tête et qui veut bat- » tre Polichinelle?

» — Mon fils, c'est le commissaire.

» — Tiens!.. il a deux grandes cornes sur la » tête .. et une queue rouge.

» — S'il a une queue rouge, ce n'est pas » le commissaire..... c'est le diable, mes en- » fants. »

» — Papa, à cause de quoi donc que le dia- » ble veut battre Polichinelle ?

» — Mon ami, c'est que probablement Poli- » chinelle n'aura pas été sage, qu'il aura refusé » de manger sa soupe et qu'il n'aura pas voulu » apprendre par cœur la fable du Renard et du » Corbeau.

» — Papa... c'est donc le diable qui apprend » des fables à Polichinelle..... c'est donc son » maître d'école ?

Le papa, confondu par la profondeur de cette réflexion, faite par monsieur Dodolphe. qui vient d'avoir six ans, promène ses regards sur les personnes qui sont autour de lui, comme pour trouver dans les figures une expres-

sion d'admiration qui réponde à celle qu'il éprouve en ce moment pour son fils. S'apercevant que personne ne prend garde à lui, notre homme se décide à répondre, mais très-haut, et en cherchant à fixer l'attention du public :

« — Mon cher Dodolphe, le diable n'est pas » maître d'école ; certainement ce serait à tort » que vous lui attribueriez ces fonctions... ces » fonctions..... d'autant plus..... ces fonc- » tions.... »

Ici, le papa, qui a de la peine à trouver ce qu'il veut dire, se met à tousser comme s'il avait avalé une arête, après quoi il reprend :

» — Mais de tout temps le diable est inter- » venu... *intervenit*, pour punir les petits polis- » sons, les drôles qui ne sont pas sages... Voi- » là ce que j'ai voulu vous faire entendre tout-à- » l'heure en employant une figure métaphori- » que... hum... hum!...

» — Papa, qu'est-ce que c'est donc que cet » homme en grande robe noire, avec de la fa- » rine dans les cheveux, qui vient quand le dia- » ble s'en va et qui se dispute avec Polichi- » nelle?

» — Oh! pour cette fois, mon fils, c'est le » commissaire.

» — Qu'est-ce que c'est qu'un commissaire, » mon papa?

» — Mon fils, c'est un homme qui est chargé » de rétablir l'ordre et la paix.

» — Pourquoi donc alors qu'il se dispute et «qu'il se bat à coups de bâton avec Polichi- » nelle? »

Nouvelle marque d'admiration du papa, qui commence à soupçonner qu'il porte sur ses épaules un petit Voltaire, et qui répond enfin :

« — Mon fils, c'est que probablement Polichinelle se sera refusé à payer ses contributions ou qu'il aura mis des pots de fleurs sur ses fenêtres, malgré les ordonnances de police.

» — Ah! ah! voilà Polichinelle qui est tué par le commissaire...

» — Ceci, mon fils, est une preuve de la justice divine, qui veut que tôt ou tard les mauvais sujets reçoivent le châtiment dû à leur inconduite...

» — Ah, non... Polichinelle se relève : il tue le commissaire...

» —C'est que probablement ce commissaire-là avait deux poids et deux mesures, et que la Providence aura voulu le punir par la voie de Polichinelle.

» — Papa, papa, le commissaire n'est pas

» mort.... il reprend le bâton... il tue Polichi-
» nelle! ..

» — Alors, mon fils, c'est que décidément
» Polichinelle est un misérable, et que c'est lui
» qui se sera mal conduit avec quelque sergent
» de ville....

» — Papa, papa!.... Polichinelle n'est pas
» mort... le voilà qui reprend le bâton... et qui
» tue le commissaire!..... Oh! comme il tape
» dessus. »

Le papa commence à trouver assez difficile d'expliquer à ses enfants la morale de la pièce jouée par les marionnettes; mais en ce moment il est pris par un éternuement qui le tire d'un embarras pour le jeter dans un autre; car lorsqu'on vient d'éternuer, vous savez que l'on éprouve assez ordinairement le besoin de se moucher, cela est surtout indispensable aux personnes qui prennent du tabac.

Notre homme, après avoir éternué, donnerait tout au monde pour pouvoir prendre son mouchoir dans sa poche. Mais trouvez donc le moyen de fouiller à votre poche quand vous tenez un petit garçon sur chaque bras!

Le papa d'Adolphe et d'Hippolyte se décide à ne point se moucher; c'était le seul parti qu'il eût à prendre dans la position où il se trouvait.

Bientôt une dispute s'élève sur les épaules de l'homme marié : messieurs Dodolphe et Polyte s'arrachent mutuellement des mains un bâton de sucre d'orge; les cris, les tapes accompagnent la querelle.

Vainement le papa fait entendre ces mots :

« — Eh bien, messieurs, avez-vous fini là-» haut?... Est-ce que je vous tiens en l'air pour » que vous vous battiez?...

» — C'est lui qui m'a pris mon *susuc!*...

» — C'est lui qui est un gourmand...

» — C'est lui qui mange tout...

» — Ne-l'écoutez pas, papa ; je cassé le mor-
» ceau en deux, je lui en ai donné la moitié....

» — Papa, il a gardé le plus long...

» — C'est pas vrai... il dit ça parce qu'il a
» déjà croqué la moitié du sien... »

Pour mettre fin à la querelle, notre homme prend le sage parti de déposer ses deux fils à terre.

Alors ceux-ci crient plus fort et veulent de nouveau voir Polichinelle, qui maintenant se bat avec un chat, lequel a remplacé le diable et le commissaire.

Mais le papa, que la séance a fatigué, ne se

sent pas de force à tenir de nouveau ses deux fils sur ses bras. Il les emmène, et, pour les calmer leur achète du pain d'épice, puis des brioches, puis des pommes, puis des tablettes de chocolat... et leur fait boire du coco.

Monsieur Dodolphe, qui est le plus âgé, ne se tient pas toujours tranquille près de son père. A chaque instant il lâche la main de l'auteur de ses jours pour aller regarder une image, ou voir jouer au bouchon et aux billes.

Parfois le petit Polyte veut aussi courir et aller tout seul comme son frère.

Alors, le malheureux père est bien embarrassé ; obligé de courir en même temps après ses deux fils qui n'ont pas pris le même chemin, il se heurte, se cogne dans les passants ; il reçoit des sottises de l'un, des coups de coude de l'autre ; mais il ne fait pas attention à tout cela ; bienheureux si, après s'être mis en nage,

il parvient à rattraper ses deux fugitifs et à les ramener avec lui !

Bientôt il s'aperçoit que son fils aîné a le nez écorché et l'œil presque noir, quoique habituellement il l'ait bleu ; que monsieur Polyte, le plus jeune, a perdu tout un morceau de sa veste, et que son pantalon est fendu au genou.

« — Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écrie le papa ; « je ne vous ai pas perdu de vue un » instant, et vous vous présentez devant moi » avec des *deficit*, des *horions* !...

» — Papa, c'est un grand qui jouait au bou- » chon qui m'a donné un soufflet sur l'œil, en » me disant que je marchais dans son jeu, que » je l'empêchais de gagner...

» — Papa.... c'est une vieille femme qui avait » un chien ; j'ai voulu le caresser, il a sauté après

» moi et m'a emporté un morceau de ma veste,
» et en me sauvant je suis tombé sur mes ge-
» noux.

» — Eh bien ! c'est gentil ; nous aurons de
» l'agrément en rentrant. Qu'est-ce que votre
» mère va me dire?... Diables d'enfants, que je
» ne puis jamais ramener à la maison en bon
» état !

» — Papa, porte-nous...

» — Papa, porte-moi...

» — Ah! fichtre non, par exemple; vous
» allez marcher, mes gaillards ; je vous ai por-
» tés assez longtemps devant Polichinelle...
» D'ailleurs, ce n'est pas la peine de demander
» à vous promener, si vous voulez continuelle-
» ment que je vous porte.

» — Papa..., c'est encore bien loin... chez
» nous...

» — Non..... trois cents mètres..... environ....

» — Qu'est-ce que ça veut dire, papa?...

» — Ma foi !... cela veut dire. . C'est un mot » grec, voyez-vous, mes enfants; et quand vous » saurez le grec, vous comprendrez tout cela » comme père et mère.

» — Je suis las... Hi, hi, hi...

» — J'ai mal aux pieds...

» — Allons, Polyte, allons, Dodolphe, mon- » trez que vous êtes de petits hommes... ne » vous faites pas traîner comme des enfants...

» — Alors chante-nous une chanson...

» — Ah! oui, papa. Malbrouck... tu as pro- » mis de nous l'apprendre.

» — Eh bien! j'y consens... Je vais vous

» chanter la romance de Malbrouck ; mais vous » répéterez avec moi... Faites bien attention.... » vous la chanterez ensuite devant votre ma- » man et ça la flattera.

» — Oui, papa.

» — Oui, petit père. »

Le papa entonne d'une voix grave, tout en essayant de marcher en mesure, et en adoptant la prononciation usitée dans cette complainte :

« — *Malbrouck s'en va-t-en guerre... miro-* » *ton, tonton, mirotaine* !

» Partez, messieurs...

Monsieur Dodolphe crie à tue-tête ce qu'il vient d'entendre.

Le petit Polyte se borne à marmotter entre ses dents :

« — *Toton... toton... tontaine... toton* ! »

Le papa continue en faux bourdon :

« — *Ne sais quand reviendra*! *ne sais quand* » *reviendra*!... — Allons donc, messieurs...

» — Ah! j'ai bobo au ventre...

» — J'ai encore soif, moi...

» — Non, vous n'avez plus soif... vous avez » assez pris de choses... Allons ferme : « *Ne sais* » *quand reviendra...* »

» — *Ne sais quand...* » Oh! papa, de la fran- » gipane...

» — Taisez-vous, gourmand... Allons, mon- » sieur Polyte : »

Le petit Polyte fait la grimace, se tient le ventre et se borne à marmoter :

« — *Miroton, mirotaine... toton...* J'ai bobo » au ventre... *Mirotaine, toton...* »

Bientôt les deux enfants refusent de marcher.

Notre homme marié éprouve un moment de désespoir ; enfin il saisit ses deux fils avec une contraction nerveuse, et se remet en route en s'écriant :

« Ah ! sapredié ! quelle promenade !... Ah ! » les petits drôles !...

» — Papa, » murmure Dodolphe, « tu ne chan- » tes plus... Chante-nous donc Malbrouck.

» — Laissez-moi tranquille, polissons...

» — Ah ! papa... tu n'as pas dit : *Miroton,* » *mirotaine...* Vilain méchant papa ! Je vas » pleurer si tu ne chantes pas...

» — Ah ! quel vaurien !... Allons, taisez-vous,

» ne pleurez pas... Vous m'éreintez..... c'est » égal... *Il reviendra-z-à Pâques... mirotin*, » *ton, mirotaine... il reviendra-z-à Pâques, ou à* » *la Trinité.* »

Enfin, ce monsieur rentre chez lui, et là il est grondé par sa femme, pour avoir laissé ses enfants attraper et déchirer leurs vêtements.

C'est bien naturel d'aimer ses enfants, il n'y a aucun mal à les promener; mais lorsqu'un homme marié prend exactement l'emploi d'une bonne d'enfant, il devient ridicule même aux yeux de sa femme, et c'est fort dangereux.

Car la plupart des femmes ne conservent de l'amour pour leur mari qu'autant qu'elles lui reconnaissent sur elles une supériorité, et le ridicule tue toutes les supériorités.

Le mari promenant sa femme.

V

Il est trois heures, on devait sortir à une heure ; mais Monsieur ne savait pas s'il devait ou non faire sa barbe, s'il mettrait un habit ou une redingote, s'il prendrait un gilet à châle ou un gilet droit : tout cela a mené jusqu'à trois heures.

Alors, Monsieur est prêt; il descend le premier en se dandinant, en se regardant, et assez satisfait de sa tenue.

Madame n'étant pas au bas de l'escalier en même temps que Monsieur, il se retourne, fait un geste d'impatience, lève la tête, et crie dans l'escalier :

« — Eh bien! est-ce que ce n'est pas pour » aujourd'hui!

» — Me voilà, mon ami; c'est que je cherche » mes gants.

» — Ah! bon, ce sont les gants... une autre » fois, c'est le mouchoir... J'aurais été bien » étonné si, au moment de sortir, on n'avait pas » oublié quelque chose. »

Madame arrive enfin; elle prend le bras de son mari tout en mettant ses gants. Monsieur dit à demi-voix :

« — Drôle de genre de mettre ses gants dans » la rue!...

» — Dame! tu me presses tant!

» — Comment! je te presse! c'est toi qui » voulais sortir il y a déjà deux heures, et qui » murmurais parce que je n'étais pas habillé. » Je te presse est très-joli. De quel côté allons- » nous?

» — Cela m'est égal.

» — Et à moi aussi.

» — J'irai où tu voudras.

» — Il faudrait pourtant tâcher de se déci- » der, et ne pas rester là au milieu de la rue » comme deux imbéciles... Je ne connais rien » de plus insupportable qu'une femme qui vous » répond toujours : — « Ça m'est égal.

» — Eh bien ! mon ami, allons aux Tui-» leries. »

On se met en marche. Monsieur regarde les dames qui passent ou pense à ses affaires. On ne se dit pas un mot.

Quelquefois, en passant devant un magasin de modes ou de nouveautés, Madame a fait entendre cette exclamation :

« Ah ! le joli châle !..... ah ! le joli dessin de » robe !... oh ! quel amour de chapeau !... »

Monsieur n'a pas entendu, ou il fait semblant de ne pas entendre ; ou, pour toute réponse, il daigne faire un petit grognement sourd, comme :

« — Hum... um... um... ou.... ou... oui... »

Mais il n'a garde de s'arrêter devant les magasins.

On arrive aux Tuileries. On va et on vient en long et en large, on n'échange pas un mot; seulement, Monsieur bâille de temps à autre, ou respire comme s'il étouffait.

Au milieu d'une allée où il n'y a personne, Monsieur s'écrie tout-à-coup :

« — Ah çà! c'est donc amusant de se pro-» mener ici?

» — Mais ne fallait-il pas aller quelque part?

» — Mais il n'y a pas de nécessité de venir » aux Tuileries.

» — Puisque tu n'as pas voulu dire où tu » voulais aller...

» — C'est cela; tu as choisi cet endroit parce » que tu sais qu'il n'y a pas de promenade que » je trouve plus ennuyeuse.

» — Oh! du moment que vous vous prome-

» nez avec moi, cela vous ennuie..... ainsi, cet » endroit ou un autre, ce serait absolument la » même chose.

» — Allons, bon!..... les reproches!... c'est » ça... Mais là, vraiment, est-ce que tu trouves » quelque chose d'agréable à se promener au » milieu de ce monde... de ces enfants qui vous » jettent des balles ou des cerceaux dans les » jambes?... Avaler de la poussière avec cela!.. » Cela t'amuse, toi!

» — Si vous me parliez, je ne m'ennuierais » pas... mais vous n'avez jamais un mot à me » dire...

» — Ma chère amie, quand on est sans cesse » ensemble..... on ne peut pas avoir toujours » quelque chose à se dire...

» —Si vous étiez avec une autre femme, vous » feriez l'aimable, le gentil.

» — Elle ne me dirait pas des choses amères, » piquantes..... elle ne bougonnerait pas sans » cesse...

» — On bougonne ces messieurs parce qu'on » leur reproche d'avoir l'air de s'ennuyer!...

» — Voyons, est-ce fini?

» — Est-ce que vous croyez m'empêcher de » parler, à présent?...

» — Criez donc un peu plus haut pour nous » faire regarder par les personnes qui passent... » il ne manquerait plus que cela!...

» — Si je veux crier, moi..... Est-ce qu'on » s'occupe de nous?... Vous croyez toujours que » tout le monde vous regarde!...

» — Si vous continuez, je vais vous quitter le » bras...

» — Quittez-moi... cela m'est bien égal. »

Monsieur fait un pas d'arrêt... mais il réfléchit, et ne quitte pas le bras de Madame.

Et la promenade s'achève sans que l'on s'adresse de nouveau la parole.

Le mari qui est aux petis soins pour sa femme.

VI.

Vous le reconnaissez sur-le-champ : à la promenade, il donne la main à l'enfant quand il y en a ; il règle son pas sur celui de sa femme, il se dandine et se tortille presque comme elle; il tient l'ombrelle, il tient le sac quand Mad ame

en prend : il n'est pas deux minutes sans la regarder d'un air inquiet et presque amoureux, en murmurant :

« — Quand tu seras fatiguée, chère amie!...
» Si tu veux retourner, mon ange!..... Veux-tu
» prendre une voiture, Bichette?..... Si nous
» traversions? Bobonne : je crains que tu n'aies
» le soleil dans les yeux...

» Prends garde, voilà un ruisseau...

» Nous irons moins vite, si tu veux... »

Et une foule d'autres petites phrases de ce genre, lesquelles, pour l'ordinaire, n'obtiennent pour toute réponse qu'un mouvement d'impatience avec un haussement d'épaules assez peu sensible.

Quand ce monsieur mène sa femme au spectacle, il lui fait essayer cinq ou six places avant de la laisser se fixer à une....

« — Ma bonne, tu n'es pas bien ici... il y a » de grands chapeaux devant toi..... allons là- » bas, tu verras mieux.

» La banquette est bien dure ici..... passons » de l'autre côté.

» Je ne veux pas que tu restes là...,. il vient » de l'air par-derrière... tu attraperas une fraî- » cheur... c'est très-dangereux. Allons ailleurs.

» Ah ! il y a près de nous une dame qui a sur » elle du musc..... des odeurs..... cela te ferait » mal aux nerfs, je ne veux pas que tu restes » là... »

La pauvre femme, fatiguée de ces pérégrinations dans la salle, finit par se cramponner à une place et n'en bouge plus, en disant :

« — En voilà bien assez ; je reste ici..... je » suis lasse de courir toutes les places.

» — C'est pour que tu sois bien, ce que j'en » fais. Veux-tu un petit banc?

» — Non...

» — L'ouvreuse, apportez un petit banc à » Madame. Veux-tu un coussin sous toi?

» — Mais pour quoi faire?..... est-ce que je » suis un enfant?

» — L'ouvreuse, tâchez donc d'avoir un cous- » sin pour ma femme.

» — Veux-tu que je ferme le carreau de la » loge?...

» — Comme tu voudras.

» — As-tu trop chaud?

» — Non.

» — Je vais le fermer.

La pièce est commencée; madame serait bien aise d'écouter les acteurs; mais, au milieu d'une scène intéressante, son mari lui dit :

« — Tu es pâle... tu n'es pas malade?

» — Moi! pas du tout!...

» — Est-ce que tu souffres quelque part?

» — Mais, mon Dieu, non; je ne souffre » nulle part! Quelle idée de vouloir que je sois » malade!

» — Je ne le veux pas, ma biche, bien au » contraire... mais si tu avais mal quelque part, » il vaudrait mieux me le dire et nous en aller... » tu pourrais rester par complaisance et tu aurais » grand tort...

» — Ce que je voudrais, ce qui me ferait grand » plaisir, ce serait que tu voulusses bien me lais- » ser entendre la pièce.

» — Je ne t'empêche pas d'écouter la pièce, » il me semble. C'est égal, ça me fait de la » peine de te voir pâle comme cela.

Quand ce monsieur dîne en ville avec sa femme, il ne la perd pas de vue, et serait-il à l'autre bout de la table il ne manque pas alors de lui crier :

» — Chère amie, ne mange pas de cela ça ne » te vaut rien.... tu sais que les anchois te sont » contraires.

» Ne prends pas de homard, c'est trop lourd » pour toi... si tu acceptes du saumon tu auras » tort.

» Ah! monsieur, je vous en prie, ne versez pas » de madère à ma femme, ça lui ferait du mal, » je connais parfaitement son estomac...

» Ah! chère amie, si tu en bois tu me feras » de la peine...

Madame impatientée par les soins que son mari prend de sa santé, fait une moue très-prononcée, et ne mange rien du tout parce que la contrariété qu'elle éprouve lui ôte l'appétit.

Pendant ce temps, Monsieur mange comme quatre et boit de tous les vins.

Va-t'on au bal, c'est une autre histoire : d'abord Monsieur inspecte la toilette de Madame:

« — Cette robe-ci est trop décolletée, tu au» rais froid..... celle-ci te serre trop..... elle te » gêne.... elle doit te gêner.

» — Mais je t'assure, mon ami, que ma robe » ne me gêne pas du tout.

» — Oh! les femmes ne veulent jamais en » convenir.... mais elles se font beaucoup de » mal en se serrant trop la taille, et puis arri» vent les maladies.

» On se dit souvent :

» Tiens, madame une telle est morte de la » poitrine.... c'est singulier... elle était si bien » faite..... si fraîche... on n'aurait jamais cru » qu'elle fût poitrinaire.

» Mais on ne devine pas que c'est en voulant » se faire une taille trop mince que cette dame » s'est comprimé l'estomac et attaqué les pou- » mons.

» — Mon ami..... vous voyez bien que l'on » peut passer le doigt dans ma ceinture.... cela » vous prouve que je ne suis pas gênée.

» — Oh ! oui, passer le doigt.... à vous en- » tendre, on peut toujours passer le doigt, parce » que vous retenez votre respiration.

» Ma chère amie, tu serais bien aimable en » mettant une autre robe..... je serais malheu-

» reux toute la soirée si je te voyais au bal avec » cette robe-là. »

Pour en finir, Madame consent à mettre une robe qui ne lui plaît pas autant, et déjà cette contrariété l'empêchera de goûter au bal tout le plaisir qu'elle se promettait, car toute la nuit elle pensera à cette robe qui lui allait si bien, et que son mari lui a fait quitter.

Quand on est au bal, au lieu de laisser sa femme se livrer au plaisir de la danse et de chercher de son côté à se procurer le plus d'agrément possible, notre mari ne perd pas de vue son épouse ; ne croyez pas que ce soit par jalousie, non, le mari aux petits soins n'est pas jaloux; il est persuadé que sa femme l'adore, parce qu'elle sait qu'elle n'en trouvera pas deux comme lui pour les prévenances et les attentions.

Mais là comme partout il va exercer sa touchante sollicitude.

Il se promène de long en large dans le salon où sa femme est assise. A peine a-t-elle dansé une contredanse qu'il accourt à elle :

» — Tu as bien chaud, chère amie.

» — Mais non... pas trop.

» — Si, oh ! tu as très-chaud, est-ce que tu » danses l'autre quadrille?

» — Certainement, je suis engagée:

» — Je suis fâché que tu aies accepté... tu » aurais dû te reposer un peu. »

Après la contredanse suivante, à peine Madame a-t-elle été ramenée à sa place par son cavalier, que la figure de son mari lui apparaît et se pose près d'elle, comme ces ombres que

par le prestige de la fantasmagorie on voit tout-à-coup surgir devant soi.

» — Comme tu es rouge, ma bonne, » dit notre mari aux petits soins, de l'air inquiet d'une mère qui, en tâtant le pouls à son enfant lui trouverait la fièvre.

Madame, qui trouve la remarque au moins superflue, tâche de sourire en répondant :

» — Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on soit rouge quand on vient de danser ?

» — Oui, mais c'est que je ne t'ai jamais vue » aussi rouge que cela. »

Madame se penche vers une femme assise près d'elle, et lui dit tout bas :

» — Est-ce que j'ai des couleurs extraordi-» naires.... est-ce que j'ai l'air d'une écrevisse?

» — Mais non, vous êtes fort bien, votre mari » ne sait ce qu'il dit. »

Bientôt un jeune homme qui est parvenu à saisir des glaces en apporte une à l'épouse de l'homme aux petits soins.

Celle-ci accepte la glace et se dispose à la manger, lorsque son mari la lui prend des mains en disant :

» — Oh! par exemple, ma chère amie, tu ne » mangeras pas cela.

» — Mais pourquoi donc? c'est une glace.

» — Je le vois bien, c'est pour cela que je ne » veux pas que tu en avales une parcelle, tu as » trop chaud, cela te ferait du mal.

» — Mais toutes ces dames viennent de dan- » ser aussi et elles mangent des glaces, cepen- » dant.

» — Que ces dames fassent ce qu'elles vou-
» dront, cela ne me regarde pas. Mais toi, c'est
» différent, je connais ton tempérament.....
» Une glace!.... oh! non pas..... ce serait une
» imprudence impardonnable..... Veux-tu du
» punch?

» — Vous savez bien que je ne bois jamais
» de punch, monsieur, que je ne puis pas le souf-
» frir, tandis que j'aime beaucoup les glaces.

» — Ça ne te vaut rien. »

Et Monsieur se met à manger la glace destinée à sa femme, et il se promène devant elle, en la savourant, et il ne se gêne pas pour dire :

» — Elles sont excellentes!..... bien frap-
» pées! »

Un peu plus tard l'orchestre a fait entendre le prélude d'une délicieuse valse de Strauss

Madame aime passionnément à valser et s'en acquitte avec autant de grâce que de mesure. Elle vient d'accepter le bras d'un jeune cavalier qu'on lui a dit être un fort bon valseur.

Tous deux s'élancent, ils ont déjà fait le tour du salon et obtenu les suffrages des spectateurs lorsque notre mari apercevant sa femme en train de tourner, court après elle au risque de se faire bousculer, par tous ceux qui se livrent au plaisir de la valse, et la saisissant par le bras, la force, elle et son cavalier à s'arrêter, et lui dit, d'un air toujours aimable :

« — Qu'est-ce que nous faisons donc ? Y » penses-tu ?... toi, valser... oh ! mais je suis » là heureusement pour t'empêcher de faire » des folies !

» — Mais, monsieur, vous savez bien que » j'aime beaucoup la valse... que cela ne m'é- » tourdit pas...

» — Cela ne t'étourdit pas, c'est possible ; » mais cela te ferait beaucoup de mal... Tu se- » rais malade demain... j'ai consulté plusieurs » médecins ; ils m'ont dit que la valse était con- » traire aux femmes nerveuses, et tu es essen- » tiellement nerveuse, ma bonne amie...

» — Quelques tours seulement, monsieur, » et puis nous cesserons, » dit le jeune cavalier en s'adressant au mari.

» — Oui, rien que quelques tours, mon ami, » dit madame d'un air suppliant.

Mais Monsieur est inexorable, il prend sa femme par le bras, la ramène à sa place, et lui jette malgré elle sur ses épaules une pelisse... un manteau... un bournous... tout ce qu'il trouve sous sa main.

Madame enrage, mais elle n'ose rien dire. On ne se dispute pas devant le monde, et d'ail-

leurs, son mari a la réputation d'un homme si galant, si empressé près de sa femme, qu'on la croit excessivement heureuse. Elle tâche de dissimuler ses ennuis.

L'heure du souper approche; elle sait, par la maîtresse de la maison, que les dames seules seront à table; elle pourra donc manger ce qui lui plaira, sans avoir à redouter les observatfons de son mari.

Elle espère se dédommager au souper de ses contrariétés de la soirée, et puis les soupers lui plaisent; il y a des dames qui ne méprisent pas ce genre d'occupation.

Je n'y vois aucun mal; au contraire, j'estime infiniment les dames qui ont de l'appétit.

Mais un quart-d'heure avant le souper, notre mari arrive tenant sur son bras la pelisse de sa femme; il la lui jette sur ses épaules, en lui disant :

» — Ma Bichette, il y a une voiture en bas » qui nous attend.

» — Comment ! vous voulez déjà partir ?

» — Déjà, il est bien assez tard.

» — Mais on va souper dans un moment.

» — C'est justement pour cela... tu pourrais » te laisser aller à prendre quelque chose... et » cela ne vaut rien de manger le soir... toi, sur- » tout, qui es délicate... tu sais bien que tu ne » soupes jamais... ni moi non plus.

» — Mais, monsieur, quand on a passé une » partie de la nuit, ce n'est pas comme quand » on se couche à onze heures.

» — Oh ! c'est égal... je ne veux pas que tu » manges le soir ; diable, et ta petite santé !... » viens, chère amie, la voiture nous attend. »

Monsieur entraîne Madame, qui a grande

envie de pleurer, et qui rentre chez elle en se disant tout bas qu'elle refusera désormais d'aller à la promenade, au spectacle, au bal, et de dîner en ville.

Pensez-vous qu'une femme soit bien heureuse avec un mari aux petits soins?

Mais heureusement l'espèce en est rare.

Le mari qui caresse sa femme devant le monde.

VII.

L'homme marié qui pousse les petits soins pour sa moitié jusqu'à cette obsession dont vous venez de voir un exemple, est un être parfaitement insupportable, et capable de donner des attaques de nerfs à la femme la moins susceptible de tomber en syncope.

Et croyez-vous que ce soit l'extrême amour que ce monsieur éprouve pour sa femme qui le fasse se conduire ainsi ? Détrompez-vous.

Ce que Monsieur veut, c'est qu'on le cite pour le modèle des maris, pour un homme qui adore sa femme, qui ne s'occupe que d'elle, pour un phénix, enfin.

S'il aimait vraiment sa femme, il ne serait pas sans cesse après elle, comme les apothicaires après M. de Pourceaugnac.

Je range ces maris-là dans la classe des hypocrites.

Nous avons aussi ceux qui, devant le monde, mangent leurs femmes de caresses ; qui ne peuvent pas être près de leur moitié sans lui prendre la taille, l'enlacer tendrement. Il y en a qui vont jusqu'aux baisers ; il appliquent leurs lèvres sur le cou, sur la poitrine, sur les joues

de Madame; quelquefois ils vont jusqu'à la bouche. Puis ce sont des extases, des airs délirants, comme s'ils embrassaient leur femme pour la première fois.

Et, pendant ce temps-là, voyez-vous la figure que fait un tiers ou que font plusieurs tiers? On est toujours tenté de dire au mari :

« Pardon, je vous gêne; je m'en vais. »

Et si on s'en allait, si on le laissait seul avec sa femme, il serait bien attrapé, ce monsieur qui a eu l'air de vouloir la dévorer de caresses.

Outre qu'en se conduisant ainsi devant le monde on manque aux bienséances, à la décence, à la politesse et aux plus simples convenances, l'homme marié si caressant pour sa femme devant témoins, est ordinairement

d'une humeur très-maussade et quelquefois brutale dans son intérieur.

C'est un changement à vue, presque comme à l'Opéra.

Intérieur du mari qui caresse sa femme devant le monde.

VIII.

« Pourquoi le déjeuner n'est-il pas prêt?...

Première question de ce monsieur quand il est levé, et qui est déjà prononcé d'un ton de fort mauvaise humeur.

» — Mais, mon ami, il n'est pas tard...

» — Pas tard! pas tard! Si je veux déjeuner » plus tôt, si j'ai faim... Mais on est si pares- » seux ici! Pourquoi a-t-on fait du café? Je vou- » lais du chocolat.

» — Il fallait me le dire, mon ami.

» — Il fallait me le demander.

» — Tu prends ordinairement du café.

» — C'est pour cela qu'aujourd'hui je voulais » changer... Cela ne vous donnerait pas beau- » coup de peine de me demander ce que je » veux...

» Qui est-ce qui a arrangé ce feu-là?... Il est » bien, il est gentil!... on ne sait pas seule- » ment faire le feu ici.

» Qu'est-ce que c'est donc que ce pain-là?

» — C'est du pain de gruau.

» — Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas le » pain de gruau... Vous le faites donc exprès » pour me contrarier? On a sonné, ce matin; » qui était-ce?

» — Ce jeune homme blond qui est déjà venu » deux fois pour te consulter pour savoir s'il » devait se marier. Tu as dit qu'il t'ennuyait, ce » monsieur; aussi, ce matin, je l'ai renvoyé en » lui disant que tu étais déjà sorti. »

L'homme marié fait un bond sur sa chaise et se tape sur les genoux avec colère, en s'écriant :

« — Mais qui est-ce qui vous avait priée de » renvoyer ce jeune homme... Vous ne faites » que des bêtises... Je voulais justement lui par- » ler aujourd'hui... j'avais un renseignement à » lui donner... Et on lui dit que je n'y suis pas!

» On se pendrait, ici, si l'on savait faire quelque » chose qui me fût agréable. »

Et, dans sa colère, Monsieur ne voit pas qu'il appuie son coude sur sa tasse de café ; la tasse tombe, le café se répand sur sa robe de chambre ; cela redouble l'exaspération de notre mari, qui s'écrie :

« — Voilà ma robe de chambre perdue?... » C'est votre faute, madame.

» — Comment, ma faute?... il ne fallait pas » renverser votre tasse.

» — Il ne fallait pas me donner de l'humeur » depuis ce matin...

» — Il n'y a pas besoin de vous en donner, » vous bougonnez en vous éveillant.

» — Avez-vous fini vos sottises?... Prenez » garde... Ne me poussez pas à bout...

» — Oh! mon Dieu! voilà que vous faites vos » airs furibonds. On voit bien que nous ne som- » mes pas devant le monde!

» — Veux-tu te taire?..

» — En société, vous me mangez de caresses, » pour qu'on me croie très-heureuse... Ah! si » l'on savait comme vous me traitez... quand » nous sommes seuls!

» — Veux-tu te taire?... (avec grincements de dents.)

» — Aussi, c'est étonnant comme cela me » fait plaisir les baisers que vous me donnez » ainsi devant le monde!

» — Si tu ne finis pas, je te jette ma tasse à » la figure!...

» — Vous en seriez capable, vilain monstre!

» — Ah! tu m'appelles monstre... Tiens! »

Et la tasse vole du côté de Madame, qui l'esquive en se penchant en arrière, mais qui n'esquive pas, toujours, le soufflet qui suit la tasse.

Pendant que Madame pleure, la sonnette se fait entendre ; la bonne annonce quelqu'un.

Alors Monsieur dit à sa femme d'un air menaçant :

« — J'espère que vous n'allez pas pleurer » devant le monde !... Essuyez vite vos yeux... » Sinon..... je recommencerai quand on sera » parti. »

La visite arrive.

Monsieur a tout de suite pris un air riant, aimable, une voix douce et flûtée. La personne qui vient d'entrer dit à Madame :

« — Je vous trouve pâle... et les yeux rou- » ges... Est-ce que vous avez été malade ? »

Monsieur ne laisse pas sa femme répondre ; il s'empresse de prendre la parole, et s'écrie :

« — Oh ! ce n'est rien... Elle a lu trop tard » hier dans son lit... et ça lui fatigue les yeux. Je » lui ai dit souvent :

» Ma minette, tu t'abîmes les yeux en lisant » si avant dans la nuit ; mais on ne veut pas » m'écouter...

» Et puis, voilà ce qui arrive... le lendemain » matin, on est pâlotte, on a les yeux rouges... » Mais elle deviendra plus raisonnable, elle me » l'a bien promis. »

Et tout en disant cela, notre homme s'est rapproché de sa femme, dont il caresse les joues.

De tous les vices, le plus dégoûtant est l'hypocrisie ; car il tend à vouloir se faire honorer pour des vertus que l'on n'a pas.

Le voleur qui vous attaque sur le grand chemin vous dit franchement qu'il est voleur.

Le mari qui caresse sa femme devant le monde et la bat dans sa maison est plus vicieux que ce voleur-là.

La femme qui possède un tel mari, et qui reste fidèle à ses devoirs, mériterait qu'on lui élevât des statues, un autel, un obélisque, un arc-de-triomphe.

Le bonnet de coton.

IX.

L'homme marié qui porte des bonnets de coton se fait le plus grand tort dans son ménage, dans le monde, et dans la profession qu'il a embrassée.

Le bonnet de coton, surnommé vulgaire-

ment casque à mèche, a deux inconvénients bien graves, surtout pour des Français : il enlaidit et il donne un air ridicule.

Si vous êtes déjà laid, qu'est-il besoin de vous coiffer de manière à le paraître plus encore?

Vous allez me répondre :

« — On n'a pas de prétentions avec sa » femme. »

Voilà justement le tort de la plupart des hommes mariés, c'est de ne pas être coquets avec leurs femmes.

Si vous voulez que ces dames aient toujours de l'amour pour vous, faites au moins quelques frais pour leur plaire.

Vous ne voudriez pas être vu en bonnet de coton par votre maîtresse (si vous en avez

une) : pourquoi cela vous est-il indifférent, alors, d'être vu par votre femme quand vous portez cette coiffure?

Est-ce que vous pensez que votre femme ne sait pas aussi bien qu'une autre juger ce qui va bien et ce qui va mal?

Mais la plupart de ces messieurs sont chez eux dans un désordre qui n'est pas un effet de l'art. Ils ont l'air de se dire :

« Ah bah ! nos femmes nous trouvent toujours assez beaux ! »

Vanitas vanitatum ! Omnia vanitas !

Vous vous trompez complètement, messieurs, ces dames ne vous trouvent pas toujours assez beaux.

Et, pour en revenir aux bonnets de coton,

proscrivez-les de votre domicile, ne transigez pas avec eux ; songez que cela touche à votre tête, et que, si une fois vous vous habituez à porter de ces choses-là, on vous jugera susceptible d'en porter une foule d'autres.

Et puis, quelle nécessité de ressembler à un melon?

Le mari tatillon.

X.

On naît tatillon, comme on naît homme de génie, mécanicien, musicien, poète, ou rôtisseur.

L'homme qui est tatillon étant garçon le sera encore plus étant marié. C'est aux femmes à prendre des informations.

Il est bien fâcheux que l'homme tatillon ne puisse pas se voir, s'examiner dans son ménage ; il est probable que cela le guérirait de sa manie.

Certainement on peut être tatillon et fort estimable du reste ; un mari tatillon peut adorer sa femme et ses enfants, faire honneur à ses affaires, monter sa garde exactement, et s'acquitter enfin de tous les devoirs que la société impose.

Mais dans son ménage il n'en sera pas moins un être insupportable, tracassier et ennuyeux.

Dès le matin, l'homme marié tatillon trouve moyen d'exercer son humeur désagréable, même avant de sortir de son lit :

« — Ma femme, mon mouchoir..... passe-» moi mon mouchoir..... Il doit être sur la » chaise contre le lit, près de toi. »

Madame, encore à moitié endormie, allonge le bras et donne un mouchoir à son mari.

Celui-ci va pour se moucher, mais il s'arrête, examine le mouchoir, et s'écrie :

« — Ce n'est pas à moi, cela..... Mes mou-
» choirs n'ont pas de bordure de couleur.....
» C'est à toi.

» — C'est possible, mon ami.

» — Oui..... oui..... c'est à toi..... C'est-
» à-dire, tes mouchoirs ont une bordure bleue,
» celle-ci est brune..... Qu'est-ce que cela veut
» dire?

» — Ça veut dire que j'en ai aussi dont la
» bordure est brune apparemment.

» — Ah! tu en as comme cela!..... Depuis
» quand donc?

» — Depuis que je les ai achetés, sans » doute.

» — Et quand donc les as-tu achetés ?

» — Mon Dieu! je ne me rappelle plus au » juste l'époque.

» — C'est singulier... tu ne m'as pas dit que » tu avais acheté d'autres mouchoirs!

» — Je n'ai pas cru que ce fût une chose as- » sez importante pour qu'il fût nécessaire de » t'en faire part. Est-ce que je ne pourrai plus » acheter la moindre chose sans te demander la » permission ?

» — Je ne dis pas cela... Mais..... enfin, tu » vois bien que j'avais raison d'être étonné en » voyant un mouchoir avec des bordures bru- » nes. »

Monsieur sort du lit; il cherche ses pantou-

fles ; il ne les trouve pas sur-le-champ, il s'impatiente, il appelle sa domestique.

La bonne arrive.

Elle voit son maître dans un négligé très-décolleté ; mais les bonnes sont habituées à cela, et il est probable que ce n'est pas dangereux pour leur vertu.

« — Jeannette, où sont mes pantoufles?....
» Voilà une heure que je les cherche. »

La bonne montre à Monsieur des pantoufles placées contre le lit, derrière une table de nuit.

« — Les voilà, monsieur.

» — Ah ! les voilà... Mais pourquoi les avez-
» vous placées là ? Est-ce que c'est leur place
» habituelle?

» — Dame! monsieur, j'ai cru bien faire en » les mettant sous le lit.

» — Est-ce que c'est là que je les dépose or- » dinairement le matin? C'est sous ce fauteuil, » contre la cheminée.

» Il ne faut jamais rien changer de place. » Une autre fois, faites-y attention. »

On s'habille; le déjeuner est servi. Madame prend son café, en lisant le journal; Monsieur fait des rôties devant le feu.

Mais bientôt il pousse le genou de sa femme, en lui disant :

« — Est-ce que tu as remis une bûche » au feu, hier au soir, après que je suis » sorti?

» — Une bûche, mon ami?... Comment?.... » Qu'est-ce que tu dis?

» — Il me semble que je ne te parle pas hé-
» breu, cependant! Quand je suis sorti hier au
» soir, à neuf heures, il y avait encore deux bû-
» ches au feu, une grosse et une petite ;
» c'était bien suffisant pour achever la soi-
» rée.

» Après cela, je ne t'empêche pas de faire un
» grand feu si tu as froid, mais c'est pour me
» rendre compte ; car ce matin je trouve bien
» encore la bûche du fond, mais voilà trois ti-
» sons devant. Pourquoi trois tisons, hein ! si tu
» n'as pas fait remettre une autre bûche ?

» — Ah! mon ami, que tu m'ennuies avec
» tes tisons ! On a mis du bois, on n'en a pas
» mis, est-ce que je prends note de cela? Je suis
» en train de lire un feuilleton qui m'intéresse,
» et il faut que tu m'interrompes pour un mor-
» ceau de bois ! »

Monsieur se tait ; il se contente de siffler un

petit air entre ses dents, ce qu'il fait quand il n'est pas content de ce qu'on lui a répondu Il continue de déjeuner, mais bientôt il murmure :

« — Ce lait-là n'est pas bon ; il n'y a jamais » de crême dessus, et encore la laitière en » donne moins qu'autrefois. Il me semble qu'on » pourrait avoir un pot qui ne servirait qu'à » aller chercher le lait ; alors on verrait bien » si la laitière donne juste la même mesure.

» Dis donc, Eulalie , a-t-on un pot pour » cela ? »

Eulalie ne répond pas ; elle continue de lire.

« — Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas » que j'ai raison? En ayant toujours le même » pot , on verrait bien si on a son compte , » hein? »

Madame répond avec colère, mais sans cesser de lire :

« — Oui ! oui ! on aura un pot..... on en » aura dix pots, si tu veux, et laisse-moi tran- » quille !

» — Je ne te dis pas dix ! je te dis un ! Ce » n'est pas cher ! On vend maintenant de fort » jolies tasses et des pots au lait en terre de » couleur, avec des reliefs.

» J'en ai marchandé ; ça vaut douze sous. Je » te dirai où tu en trouveras.

» Ah ! par exemple, voilà du beurre qui n'est » pas excellent ! Combien paies-tu ce beurre-là, » ma chère amie ?

» — Je n'en sais rien.

» — Comment, tu n'en sais rien !

» — C'est la bonne qui l'achète.

» — Mais je présume que tu comptes avec la » bonne ?

» — Eh ! sans doute ! Ah ! c'est trente-six » sous, je m'en souviens.

» — Tu n'en es pas sûre. Jeannette ! Jean- » nette ! »

La domestique arrive en mangeant un morceau sous le pouce.

« — Combien ce beurre-là, Jeannette ?

» — Trente-six sous, monsieur.

» — La livre ?

» — Dame ! ce n'est pas le quarteron, à coup » sûr !

» — Je pense bien que ce n'est pas le quarte-» ron ; mais ce pourrait être le kilo.

» — Qu'est-ce que c'est que ça, le pilo ?

» — Je vous ai dit le kilo ; c'est la nouvelle » mesure ; vous devriez savoir compter par kilo. » Enfin, votre beurre est trop cher pour ce qu'il » vaut.

» J'en ai mangé avant-hier en déjeunant chez » un de mes amis ; il ne le paie que trente-deux » sous, et il est meilleur que celui-ci.

» — Monsieur a donc demandé le prix à son » ami ?

» — Pourquoi pas? »

Jeannette va s'éloigner ; Monsieur l'arrête.

« — Qu'est-ce que vous mangez pour votre » déjeuner, Jeannette ?

» — C'est du restant de gigot, monsieur.

» — Ah !... Est-ce qu'il ne restait pas encore » du bœuf d'avant-hier?

» — Ah ben! par exemple, il y a longtemps » qu'il est fini ! »

La bonne s'éloigne, tandis que Monsieur murmure :

« — Il me semble bien qu'il devait encore » rester du bœuf. »

Quand vient le moment où l'on fait l'appartement, Monsieur se trouve sans cesse devant le balai de la domestique ; il vient voir si elle ne laisse pas de poussière dans quelque coin, si elle a bien essuyé chaque meuble.

La servante, que cela impatiente, a l'habitude de pousser ses ordures dans les jambes de son bourgeois.

Si Monsieur sort avec Madame, il examine toutes les parties de la toilette de sa femme.

« — Tu vas mettre cette robe-là?

» — Oui, mon ami.

» — Elle ne te va pas bien de la taille... Ah! » tu prends ton chapeau lilas?

» — Sans doute.... Est-ce qu'il n'est pas » joli?

» — Si fait, il est joli..... mais je n'aime » pas le bouquet qui est dessus..... Tiens! » tu as ôté la dentelle de ton châle! pour- » quoi donc?

» — Parce qu'elle était trop belle pour le » châle, qui maintenant est un peu passé.

» — Je t'assure qu'il était beaucoup mieux » avec de la dentelle. »

Grâce aux observations de son mari, madame recommence sa toilette, et finit quelquefois par ne plus vouloir sortir, parce qu'elle a pris de l'humeur.

Madame a dit à Monsieur qu'elle voulait s'acheter deux ou trois robes d'été. Monsieur n'a rien répondu; mais le lendemain il rentre en rapportant trois pièces d'étoffes pour robes, qu'il vient d'acheter pour sa femme. Il les lui donne en lui disant :

« — Hein ! j'espère que je suis galant. »

Madame feint d'avoir l'air content pour ne point désobliger son mari; mais les robes qu'il a achetées ne sont pas de son goût; elle n'en aime ni le dessin ni la couleur; elle voudrait déjà qu'elles fussent usées, pour en avoir d'autres.

Si elle avait acheté ses robes elle-même, elle

les aurait choisies plus jolies, et les aurait sans doute payées moins cher.

Quelque temps avant le moment du dîner notre homme marié tatillon ne manque pas d'aller fureter dans la cuisine; il découvre les marmites, les casseroles; il goûte aux ragoûts, il appelle la cuisinière:

« — Q'est-ce que c'est que ça?

» — Une fricassée de poulet, monsieur.

» — Est-ce que vous avez mis des champi-» gnons dedans?

» — Certainement, monsieur.

» — C'est singulier, je n'en trouve pas..... » Ah! si, j'en aperçois... Avons-nous de la soupe » grasse aujourd'hui?

» — Oui, monsieur, puisque voilà le pot-au-» feu.

» — Ah! c'est juste... Mais vous mettez trop » de légumes dans votre pot, cela nuit au bouil- »lon. Combien mettez-vous de carottes dans » votre marmite?

» — Ah! ma foi, monsieur, est-ce que je me » rappelle le compte? Je mets ce que l'on me » donne! Est-ce qu'il faut compter les carottes » à présent?

» — Ça vaudrait mieux... Je gage qu'il y en » a au moins six.

Et Monsieur découvre la marmite, regarde dedans, et cherche à compter les légumes; et la cuisinière, qui enrage de voir sans cesse son maître dans sa cuisine, a bien envie de lui attacher un torchon à son habit.

Pendant le dîner, Monsieur a observé que sa domestique avait le nez rouge, que sa femme n'avait attaché sa serviette qu'avec une épingle

au lieu de deux, et que son chat avait un gros ventre.

Le soir, s'il vient du monde, Monsieur gronde la bonne si une personne de la société n'a pas essuyé ses pieds au paillasson; il va regarder ce qu'on met de sucre dans les verres d'eau; c'est lui qui reçoit le chapeau et le châle d'une dame, qui va le mettre quelque part, en disant :

« — Soyez tranquille, j'ai mis tout cela en » sûreté. Quand vous partirez, souvenez-vous » de me le demander à moi ! »

Et quand la dame redemande son châle, on s'aperçoit que le chat s'est oublié dessus, parce que monsieur, qui veut tout faire mieux qu'un autre, a porté le châle dans une pièce où personne ne va, excepté le chat.

Et quand on est pour se coucher, Monsieur

court dans toutes les chambres faire sa revue, voir si tout est en ordre.

Il se relève deux ou trois fois pour s'assurer si la bonne a éteint sa chandelle, puis pour voir si les portes sont bien fermées.

Quand une domestique est entrée au service d'un homme marié tatillon, elle ne fait pas un long séjour chez lui. Bientôt elle lui demande son compte, et s'en va.

Mais la femme de ce monsieur ne peut pas faire comme la domestique.

Le mari au spectacle avec sa femme.

XI.

Madame a envie d'aller au Vaudeville ; Monsieur lui dit, au moment de sortir pour aller au spectacle :

« — Ma chère amie, ce qu'on donne ce soir

» au Vaudeville ne me paraît pas devoir être » bien amusant. Allons aux Français, il me sem- » ble que c'est bien préférable.

» — Qu'est-ce qu'on donne aux Français?

» — *Le Mariage de Figaro.*

» — Nous l'avons vu et revu je ne sais com- » bien de fois.

» — C'est égal, c'est toujours amusant; et » puis c'est si bien joué! Tiens, décidément, » nous allons aux Français. »

Madame n'insiste pas; son mari a bien voulu la mener au spectacle, c'est déjà un grand effort qu'il a fait, elle veut lui témoigner sa gratitude en se laissant conduire au théâtre qu'il préfère.

On arrive au spectacle; on se place dans une loge.

Madame est sur le devant, Monsieur à côté d'elle; mais au lieu de regarder sur la scène, il braque sa lorgnette sur toutes les dames qui sont dans la salle, et il tourne le dos aux acteurs et à sa femme.

La pièce se joue. Monsieur lorgne toujours en s'écriant de temps à autre:

« — Voilà une femme qui n'est pas mal..... » mais les lumières... c'est bien trompeur... En » voilà une qui a de bien belles dents... mais » quelle coiffure!.. quel air province!.. On est » mal ici, on ne sait où mettre ses jambes... ses » genoux... Ces loges sont trop petites... Ils » ont la manie de faire des loges pour des nains. » Je vais me mettre derrière... »

Monsieur passe derrière; il continue de lorgner.

Sa femme lui fait quelquefois des remarques sur le jeu d'un acteur; il lui répond:

« — Hein?... comment?... ah! ma foi, je » n'ai pas entendu!... »

Au bout de quelques instants, Monsieur se replace sur le devant, en s'écriant :

« — On ne voit rien du tout derrière; ces » loges sont très-mal faites. »

Et il se remet à lorgner dans la salle, en faisant ses réflexions à sa femme, qui aimerait mieux entendre la pièce.

Pendant l'acte suivant, Monsieur a vu un de ses amis à l'entrée du balcon, et il va causer avec lui. Il revient comme l'acte finit, et ressort bientôt de la loge pour aller se promener au foyer.

Cette fois il reste plus longtemps dehors; quand il revient, le quatrième acte est commencé.

Sa femme lui dit d'un ton un peu fâché :

« — D'où donc viens-tu?

» — Du foyer..... J'ai causé avec quelques » connaissances...

» — Et je reste seule, moi !

» — Ah dame! ma bonne amie, je ne peux » pas rester toute une soirée cloué à la même » place, cela me donne des inquiétudes dans les » jambes... et puis, quand je veux causer avec » toi, tu ne réponds pas.

» — J'écoute la pièce, moi.

» — La pièce !.... eh, mon Dieu ! nous la sa- » vons par cœur, nous l'avons vue dix fois...

» — C'est si bien joué !

» — Oui, oui... mais je les ai tous vus là-de- » dans... L'ouvreuse, l'ouvreuse... »

L'ouvreuse paraît à la porte de la loge.

« — Donnez-moi le journal du soir, le *Moniteur*, le *Messager*... n'importe... que j'aie quel-» que chose à lire. »

L'ouvreuse donne à Monsieur le journal.

Notre mari se met à lire, et l'acte s'achève sans qu'il ait un moment dit un mot à sa femme ou écouté une scène de ce qu'on joue.

Pendant l'entr'acte suivant, qui est le dernier, il veut absolument sortir pour acheter des oranges ; mais sa femme lui dit très-positivement qu'elle n'en veut pas. Il faut donc qu'il reste dans sa loge. Il se lève et se rassied à chaque instant ; il se remet à braquer sa lorgnette sur une assez jolie personne qu'il a aperçue dans une loge de face, et, pour mieux la regarder, tourne tout-à-fait le dos à sa femme.

On commence le cinquième acte, et Ma-

dame ne peut pas s'empêcher de dire à son mari :

« — En vérité, vous avez une singulière fa-
» çon de vous tenir au spectacle !... si des per-
» sonnes de notre connaissance vous voient me
» tourner le dos, elles doivent croire que nous
» faisons un triste ménage. »

Monsieur se retourne, et se met à regarder la scène, en murmurant :

« — Ah ! si tu te fâches ! alors, c'est diffé-
» rent. »

L'acte se joue... Monsieur ne bouge plus... Quand la pièce est finie, Madame se tourne vers son mari pour voir s'il est satisfait ; elle s'aperçoit alors que son époux dort profondément.

Madame pousse Monsieur, qui ouvre les

yeux, et tâche de paraître éveillé, en s'écriant :

« — Ah ! bravo ! bravo ! ils ont joué supérieurement, je suis très-content. »

Et on rentre chez soi. Mais Madame se dit :

« — Il me semble qu'il aurait tout aussi bien pu me mener au Vaudeville. »

Le mari libertin.

XII.

Je ne vois pas trop pourquoi je fais une catégorie particulière de l'homme marié libertin, car, à bien peu d'exceptions près, ils le sont tous... plus ou moins.

On se dit toujours en se mariant :

« Oh! maintenant, c'est fini, je veux être » sage... j'ai fait assez de folies... je connais le » monde... Après tout, c'est toujours la même » chose; aussi, je suis bien résolu à m'en tenir » à ma femme. »

Quelques mois après, l'homme marié fait le gentil, le coquet, le séducteur, quand il se trouve avec une jolie femme; il lance des œillades, pousse des soupirs, et risque même des déclarations... absolument comme s'il n'était pas marié.

Par exemple, ceux qui sont prudents s'abstiennent d'écrire des billets doux, ou s'ils sont obligés d'employer le style épistolaire, ils déguisent leur écriture, ne signent pas, ou signent un nom imaginaire, un nom de convention. *Verba volant, scripta manent.*

Presque tous ces messieurs prennent un joli petit nom que leur femme ne leur a jamais

connu, et dans les cercles où ils vont en garçon, dans les parties fines, chez les grisettes et les femmes entretenues, M. Dupont s'appellera *Arthur*, M. Benoît se nommera *Charles*, M. Durand se fera appeler *Isidore*, et ainsi de suite.

Le portier a toujours le mot, ces messieurs ne manquent pas de lui dire :

« — S'il vient des lettres pour M. Isidore, » vous me les remettrez, mais quand je serai » seul, jamais devant ma femme. »

Les hommes mariés savent aussi s'aider, se servir entre eux dans leurs petites intrigues galantes.

Ainsi, Monsieur a un rendez-vous pour le lendemain avec une jeune personne sensible avec laquelle il veut faire un petit dîner *extra* ou *intra muros*, en cabinet particulier.

Il va trouver un de ses amis, marié comme

lui, et dont le cœur s'enflamme aussi facilement que le sien. Il le prend à part et lui dit :

« — Demain, je dîne avec toi...

» — Comment, demain?... tiens, je ne savais » pas...

» — Ecoute-moi donc : demain il est censé » que je dîne avec toi chez le traiteur... un pari, » une partie arrangée..... tu comprends... J'ai » dit cela à ma femme, parce que demain je ne » veux pas rentrer dîner : y es-tu?

» — Ah! très-bien! cela se trouve parfaite- » ment, demain je dîne justement en ville.

» — Si tu avais le temps de passer chez moi » un moment, tu me parlerais de notre dîner » devant ma femme, et cela aurait l'air tout » naturel.

» — Très-volontiers, j'irai tantôt chez toi.

» — Merci, mon ami, à charge de revanche, » entends-tu?

» — Parbleu! j'y compte bien. »

Et dans la journée l'ami va voir notre homme à bonnes fortunes, et ne manque pas de lui dire, quand sa femme est présente :

« — Ah çà, à demain, nous dînons ensem- » ble : j'espère que tu ne l'as pas oublié.

» — Oui, oui, à cinq heures, à la Rotonde, » je crois?

» — A cinq heures, mais bien précises..... » heure militaire...

» Madame, je vous demande pardon de vous » enlever votre mari demain; mais c'est un dî- » ner d'hommes, arrangé depuis longtemps. Du » reste, vous pouvez être tranquille, nous serons » bien sages. »

Et madame a la bonté de répondre :

« — Je suis toujours tranquille quand je sais » mon mari avec vous. »

L'homme marié libertin est ordinairement peu de parole avec sa femme : il la contrarie rarement, il lui promet tout ce qu'elle veut... elle désire aller au concert, au bois de Boulogne, voir une pièce en vogue, passer une journée à la campagne, il lui répond toujours :

« — Oui, nous irons, je te mènerai là..... je » te le promets. »

Et les promesses se renouvellent sans cesse et ne se réalisent jamais. Quelquefois Madame s'impatiente et dit :

« — Voilà un siècle que vous me promettez » de me mener à la campagne. Il fait un temps » superb pourquoi n'irions-nous pas aujour- » d'hui ?

» — Aujourd'hui, je ne peux pas, j'ai affaire... » deux hommes de loi à voir...

» — Eh bien, demain ?...

» — Ah, oui... Oh! mais non, je n'y pensais » plus, c'est impossible : demain je vais à une » assemblée de créanciers, il faut absolument » que je m'y trouve.

» — Après-demain, alors? »

Forcé dans ses derniers retranchements, Monsieur répond :

« — Après-demain, c'est convenu.

» — Je m'habillerai de bonne heure. Nous » partirons à midi, n'est-ce pas?

» — A midi, oui, ma chère amie. »

Le jour fixé, Madame s'est hâtée de faire sa

toilette ; elle est prête un peu avant midi, elle demande à la bonne où est son mari.

« — Monsieur est sorti avant onze heures, » mais il a dit qu'il ne serait pas longtemps » dehors. »

Madame attend.

Une heure s'écoule ; Madame se met à chaque instant à la fenêtre dans l'espoir de voir arriver son mari...

Une autre heure s'écoule... puis une autre encore... Madame n'a plus d'espérance.... elle ôte tristement son chapeau, et son châle, et sa robe

Enfin, sur les quatre heures, Monsieur arrive, tout essoufflé, tout en sueur, et les traits extrêmement fatigués.

« — Comment! tu n'es pas prête? » dit-il à sa femme.

« — Prête !... je l'étais à midi... je l'étais encore il y a une heure ; mais ne vous voyant » pas venir, je me suis déshabillée.

» — Si j'avais su, alors, je ne me serais pas » tant dépêché !...

» — Ah ! vous vous êtes dépêché !... et vous » arrivez à quatre heures quand nous devions » partir à midi !...

» — Ce n'est pas ma faute si j'ai rencontré » des personnes qui m'ont retenu.

» — Vous en rencontrez toujours de ces per- » sonnes-là. Il valait mieux me dire que vous » ne vouliez pas sortir avec moi, c'eût été plus » franc, et je n'aurais pas eu la peine de m'ha- » biller et de vous attendre.

» — Ah ! tu vas quereller... crier, gronder !.. » alors je m'en vais... »

Et Monsieur prend son chapeau, et disparaît.....

Voilà comment se terminent la plupart des parties projetées avec l'homme marié libertin.

Quelquefois pourtant Monsieur n'a pu esquiver la sortie avec sa femme ; celle-ci s'est bien parée, elle tient le bras de son mari, elle en est toute fière ; la chose est assez rare, en effet, pour avoir du prix.

Mais à peine le couple a-t-il fait un petit bout de chemin, que Monsieur, paraissant frappé d'une idée subite, s'arrête en s'écriant :

« — Ah, mon Dieu !... et cet avoué qui m'at-» tend !... il faut au moins que j'aille le préve-» nir... C'est à deux pas d'ici... Tiens, ma » chère amie, va toujours devant, tu tourneras » à gauche sur le boulevard, et tu garderas le » même côté... Je te rejoins tout de suite. »

Et avant que Madame ait eu le temps de répondre, son mari a disparu et l'a laissée seule au milieu de la rue. Elle se décide à aller toujours, en marchant doucement; elle prend bien le chemin que son mari lui a indiqué, elle garde la gauche des boulevards ; elle se promène ainsi pendant plusieurs heures, ne revoit pas son mari, et est obligée de rentrer seule chez elle.

Et le soir, Monsieur lui dit en rentrant :

« — Je ne conçois pas cela ! je t'ai cherchée » partout ! j'ai parcouru dix fois les boulevards, » et je ne t'ai pas retrouvée. »

Quand l'homme marié fait la cour à une dame qui est libre, celle-ci lui dit assez ordinairement :

« — Mais si votre femme savait que vous en » courtisez d'autres ! »

Et notre mari ne manque jamais de répondre :

« — Oh mon Dieu!... est-ce que ma femme » s'occupe de cela?... D'abord elle est d'une » mauvaise santé... presque toujours malade... » alors vous concevez ..

» Pourvu qu'elle ait tout ce qu'il lui faut chez » elle... qu'elle puisse se faire des tisanes... sur- » veiller sa cuisine et gronder sa bonne, elle est » heureuse. »

Mais ce que disent ces messieurs n'empêche pas ces dames de se porter fort bien, et de penser à toute autre chose qu'à des tisanes et à leur cuisine.

En vérité, en voyant tous les tracas, tous les frais d'imagination, toutes les craintes, toutes les courses, toutes les fatigues qui accompagnent le métier de mari à bonnes fortunes, on

se demande si ces messieurs-là ne seraient pas plus heureux en aimant leur femme.

Ne trouvez-vous pas qu'ils ressemblent à ces particuliers rebelles à la loi de la garde nationale, qui, pour échapper au billet du sergent-major et aux gendarmes qui poursuivent les réfractaires, passent leur temps à déménager, à changer de nom, de quartier, à se cacher, à se sauver... et qui se donneraient beaucoup moins de peine en montant tranquillement leur garde?

Le mari vivant.

XIII.

L'homme marié viveur passe dans le monde pour un bon enfant. Chacun dit en parlant de lui :

« — Connaissez-vous un tel ? Quel excellent

» garçon ! toujours de bonne humeur... Comme » sa femme doit être heureuse ! »

Est-il bien certain que sa femme ait un sort digne d'envie ? Si elle habite la ville, il se passe peu de jours où son mari ne lui amène du monde à dîner ; elle attend quatre personnes, il en a invité dix, et il le lui dit presque au moment de se mettre à table.

Madame est alors obligée de courir, d'aller, de venir, pour augmenter son menu ; et pendant qu'elle se donne beaucoup de mal pour bien traiter les convives que lui amène son mari, celui-ci s'amuse, rit, fume, joue au billard ou aux cartes jusqu'au moment où Madame, bien fatiguée par le surcroît d'embarras qu'on vient de lui donner, annoncera à la compagnie que le dîner est servi.

A table, notre homme marié viveur est d'une humeur charmante, pourvu cependant que le

rôti n'ait pas brûlé, que le vin soit frais et le café bouillant. Si l'une de ces choses manque, il jurera assez énergiquement, en disant :

« — Ah ! c'est détestable, cela ! Ma chère » amie, il faudrait veiller une autre fois à ce » que l'on fît plus attention. »

Et la pauvre femme, qui depuis plusieurs heures n'a pas seulement trouvé le temps de se moucher répond avec douceur :

» — Oui, mon ami, c'est qu'on a été... un » peu pressé... mais cela n'arrivera plus. »

Après le dîner, Monsieur ne s'occupe qu'à passer gaîment la soirée avec ses amis. Tous les divertissements sont de son goût, même ceux qui exigent que l'on monte sur les meubles, que l'on décroche des rideaux, que l'on se jette de l'eau, que l'on mette tout sens dessus dessous.

S'il a un jardin, on peut y courir, y jouer, écraser les gazons, marcher dans les plates-bandes, dévaster les fleurs, cueillir les fruits, casser les branches ; notre homme est le premier à encourager ses amis, en leur disant :

» — Ah bah!... il faut s'amuser... Roulons-» nous... faisons des folies!... sautons..... bri-» sons!.... Tiens! il faut bien rire un peu! »

Et le lendemain Madame en aura pour la journée à réparer les dégâts commis dans son domicile.

Quand c'est dehors que notre viveur prend ses ébats sa femme est du moins tranquille chez elle, mais assez souvent, Monsieur rentre indisposé; il y a eu excès de dinde truffée, de champagne ou de punch.

Au lieu de dormir paisiblement, il faut que Madame fasse du thé, il faut qu'elle adminis-

tre à son époux une foule de choses... il faut enfin qu'elle passe la nuit à le soigner.

Et puis les viveurs ont fort peu de dispositions pour s'occuper d'affaires, pour travailler, pour gagner de l'argent enfin, ils ne savent que le dépenser.

Et quand un créancier vient, notre homme s'esquive bien vite en disant :

« — Adressez-vous à ma femme, moi, je ne » me mêle jamais de ces détails-là. »

D'après cela, dans un ménage où le mari est viveur, il me semble que c'est... Monsieur qui doit être très-heureux.

Le mari insouciant. — Le mari jaloux.

XIV.

Prenez garde, messieurs, l'insouciance ressemble beaucoup à l'indifférence, et les dames se vengent quelquefois d'un mari indifférent.

L'homme marié insouciant rentre, sort, s'ab-

sente, sans s'inquiéter jamais de ce que l'on fait chez lui.

Si la bonne lui dit :

« — Madame est sortie. »

Il fait seulement : « — Ah! » d'un air qui veut dire : C'est très-bien.

Plus tard, si on lui dit :

« — Madame n'est pas rentrée. » Ou : « ma- » dame dîne en ville, » il refait son « Ah! » et rien de plus.

Ne croyez pas qu'il s'informe à quelle heure Madame est sortie, où elle est allée, chez qui elle dîne; il ne lui vient pas à la pensée de faire une seule de ces questions.

Quelquefois, en arrivant chez lui à l'improviste, ce qui, du reste, n'est pas son habitude,

il y trouvera près de sa femme un jeune homme qu'il n'a jamais vu.

Celui-ci lui fait force salutations, auxquelles il répond avec une extrême politesse, et sa femme lui dit :

« — Tu ne connais pas monsieur?

» — Mais non..... non..... je cherche en » vain.

» — Nous avons vu monsieur chez madame » de B... il a eu la bonté de m'accompagner au » piano, et puis nous avons ensuite chanté un » duo.

» — Ah! très-bien, très-bien!... Je crois me » rappeler... monsieur a une fort jolie voix.

» — Monsieur m'avait demandé la permission » de venir faire quelquefois de la musique avec » moi, et quand tu es arrivé, nous allions enta- » mer un morceau.

» — Très-bien, faites, faites; que je ne vous » dérange pas. Monsieur est bien aimable de ve- » nir nous voir, je suis charmé qu'il te fasse » chanter, cela entretiendra ta voix, et la voix a » besoin d'être entretenue. »

Notre mari insouciant écoute pendant un moment la musique que sa femme fait avec ce monsieur, mais bientôt il les laisse ensemble, et va dans son cabinet vaquer à ses affaires.

Cependant le jeune homme, qui probablement a pris goût aux duos qu'il fait avec madame, vient tous les jours, quelquefois même les soirs.

Ne croyez pas que votre mari trouve cette assiduité extraordinaire, qu'il s'en inquiète, bien loin de là, il a tellement pris l'habitude de voir ce jeune homme près de sa femme, que lorsqu'il ne l'y trouve pas, il s'écrie :

« — Où donc est Arthur? ou Édouard, ou

» Alfred. Pourquoi n'est-il pas venu ?.... est-ce » qu'il serait indisposé?.... As-tu envoyé chez » lui? »

Et mille autres questions du même genre.

Si l'on va à la promenade, Madame prend le bras de son Sigisbé; Monsieur marche à côté, ou devant, ou derrière, il est toujours content.

Madame va au bal, au concert, au spectacle quand cela lui plaît et avec qui bon lui semble. Notre mari ne trouve jamais cela mauvais.

Madame sort souvent de très-bonne heure pour aller au bain ; elle rentre quelquefois accablée de fatigue et les joues très-colorées ou extrêmement pâles. Sa robe et sa collerette sont singulièrement chiffonnées.

Les domestiques remarquent tout cela, mais Monsieur n'y fait pas attention.

Monsieur a un emploi de mille écus, ou un commerce qui lui rapporte quatre à cinq mille francs par an. Avec cela, on ne donne pas un cachemire à sa femme, on ne lui achète pas de robes de velours.

Cependant Madame porte un cachemire, Madame a les bijoux les plus nouveaux, elle garnit ses robes avec de l'angleterre, et Monsieur ne lui dit pas :

« — Comment se fait-il que tu aies un cache-» mire?..... avec quoi donc as-tu payé ces bi-» joux? »

Et quelquefois la maison se monte sur un ton d'élégance, de luxe, qui n'est nullement en rapport avec le revenu du mari.

Et Monsieur ne dit jamais :

« — Ah çà, comment se fait-il que nous » puissions faire toutes ces dépenses? »

Ici l'insouciance pourrait prendre un autre nom. Je ne veux pas dire celui que l'on pourrait donner à l'homme marié qui agirait ainsi.

Après le portrait de l'Insouciant voici le portrait du Jaloux.

Quand un homme est marié, il devrait d'abord se poser ce dilemme :

« Ou ma femme me trompe ou elle ne me » trompe point. »

(Voilà une proposition dont on ne saurait contester la vérité.)

« Si elle me trompe, elle ne mérite pas que » je me tourmente, que je souffre, que je me » rende malheureux dans la crainte de perdre » son cœur.

» Si elle ne me trompe pas j'ai parfaitement » tort de la soupçonner. Ainsi dans l'une ou

» l'autre hypothèse, j'ai donc toujours tort d'ê-
» tre jaloux. »

Hein ! il me semble que voilà un raisonnement *ad hominem*? Mais c'est absolument comme si je n'avais rien dit, et cela n'empêchera pas d'être jaloux, parce que ce sentiment-là ne raisonne pas.

Un homme marié qui est jaloux est malheureux et rend malheureux tout ce qui l'entoure.

La circonstance la plus futile en apparence fait naître dans son esprit mille soupçons. Alors il tourmente sa femme, il brusque ses enfants, il gronde sa bonne, il bat son chien, s'il en a un.

Quand on jouait à la loterie les personnes qui avaient cette passion trouvaient dans tout ce qu'elles voyaient, tout ce qu'elles entendaient, ou ce qu'elles rêvaient, un motif pour mettre tel ou tel numéro.

Avaient-elles rêvé chat, elles couraient mettre le 44 et le 88.

Rencontraient-elles un ivrogne, il fallait jouer le 77 et le 13.

Un fiacre passait, elles devaient mettre le numéro du fiacre, s'il dépassait quatre-vingt-dix, elles décomposaient le nombre, et trouvaient dedans un terne ou un quaterne.

Quelqu'un avait frappé au matin trois coups au plafond, c'était un avis de la Providence, et il fallait jouer le 3.

En regardant sur un mur, elles avaient vu des dessins bizarres qui formaient encore des numéros; en regardant les étoiles cela formait des numéros, dans le fond d'une tasse où l'on avait pris du café, elles apercevaient des chiffres; sur la neige, dans le sable, dans le feu, partout enfin, et dans tout, elles trouvaient des motifs pour mettre à la loterie.

Le jaloux est absolument comme étaient ces joueurs.

Sa femme a mal dormi, c'est qu'elle a quelque chose qui la préoccupe. Elle a rêvé tout haut; elle a parlé de monsieur un tel et du Grand-Turc; elle n'est pas amoureuse du Grand-Turc, mais elle doit l'être de monsieur un tel.

Madame se lève de bonne heure, et n'a pas fait de bruit, croyant son mari encore endormi, mais celui-ci qui ne dort jamais que d'un œil, lui dit :

« — Diable! tu prends bien des précautions » en te levant, ce matin?..... tu avais peur de » m'éveiller, à ce qu'il paraît.

» — Mon ami, puisque je te croyais endormi, » il me semble que ce n'était pas le cas de faire » du bruit.

» — Ah! sans doute, tu ne voulais pas m'é-

» veiller, un mari qui dort c'est plus commode,
» pourquoi donc te lèves-tu de si bonne heure,
» ce matin, qu'est-ce que tu as donc qui te
» presse?

» — Rien; mais je ne dormirais plus... d'ail-
» leurs, il est bien l'heure de se lever. »

Madame s'habille. Monsieur l'examine du haut en bas; il a vu d'un coup-d'œil toutes les parties de sa toilette; il s'écrie :

» — Pourquoi donc mets-tu cette robe-là au-
» jourd'hui, est-ce que tu sors?

» — Je n'en ai pas l'intention. Cette robe-là
» est de celles que je mets souvent pour rester à
» la maison.

» — Et ce bonnet?... on dirait que tu as des
» projets, aujourd'hui.

» — Comment? quels projets? est-ce que je
» n'ai pas l'habitude de mettre un bonnet.

» — Si... mais dans la manière de le poser il » y a quelquefois plus de prétentions. »

Madame hausse les épaules et ne répond plus.

Si Monsieur a un rendez-vous d'affaires, et que sa femme lui dise :

» — Mon ami, voici l'heure de ton rendez- » vous. »

Il répondra ;

» — Tu es bien pressée de me voir sortir. »

Si Madame sort, Monsieur compte les minutes. Il sait où elle doit aller, quelles emplettes elle doit faire, à qui elle doit parler : il a calculé ce qu'il lui fallait de temps pour tout cela ; il lui a tracé l'itinéraire de sa route; elle ne doit pas s'en écarter.

Si Madame reste dehors un quart-d'heure de

plus que le temps calculé par son mari, si on l'a rencontrée dans une autre rue que celles qu'il lui a dit de prendre, il en conclut que sa femme a des intrigues.

Si Madame ne mange pas à dîner c'est louche. C'est quelle a pris quelque chose dehors.

Si elle mange avec appétit c'est louche. Qu'a-t-elle fait pour avoir gagné cet appétit ?

Si elle veut aller à tel spectacle plutôt qu'à tel autre, c'est louche. Probablement elle a donné un rendez-vous à quelqu'un, et veut aller où elle espère rencontrer la personne qui l'intéresse.

Si elle refuse de sortir le soir avec son mari, c'est fort louche ; c'est qu'elle attend quelqu'un qu'elle veut recevoir quand elle sera seule.

Si elle engage avec instance son mari à ne pas sortir et à lui tenir compagnie, c'est très-

louche; c'est qu'elle veut éloigner tous les soupçons que son mari pourrait concevoir, et qu'en agissant ainsi elle espère bien qu'il sortira.

Si elle est froide et ne répond pas aux caresses de son mari, cela devient extrêmement louche, c'est quelle en aime un autre et que les caresses de son mari l'importunent.

Si elle est bien tendre, bien empressée, bien caressante, c'est encore bien plus louche; c'est un manége pour cacher à son mari l'amour qu'elle ressent pour un autre.

Si elle parle souvent de monsieur un tel, c'est toujours louche, cela prouve qu'elle pense souvent à ce monsieur. Si elle n'en parle jamais, c'est pour cacher son jeu. Si elle en dit du mal, c'est encore une malice pour que vous ne soyez pas jaloux de lui.

Et ainsi de suite!... Je pourrais aller comme cela très-longtemps; car vous voyez bien que c'est à l'infini, et absolument comme le joueur de loterie, qui dans tout voyait des numéros.

Au total, la jalousie est une fort triste chose; cela tourne quelquefois au tragique, à l'Othello!

Et il y a encore un fait bien avéré, c'est que la jalousie ne préserve de rien, et n'empêche rien. Quelquefois, au contraire, elle donne à une femme le désir de faire ce à quoi elle ne pensait pas, car rien n'aigrit comme l'injustice.

Et puis, un jaloux est ennuyeux; un homme ennuyeux est fort maussade, fort peu aimable, fort triste, et on prend l'habitude de se réjouir, quand il n'est pas là.

Heureux les maris qui ne le sont pas!... (je veux toujours dire jaloux).

Le mari qui est ce que vous savez bien.

XV.

Cela ne change absolument rien à sa figure, à sa tournure, à ses manières, et à sa façon de s'exprimer.

Ab uno disce omnes.

LES MESSAGERIES.

***

Voulez-vous avoir une idée du continuel mouvement du monde qui va et vient, arrive, part, séjourne et revient visiter Paris? de la quantité prodigieuse d'étrangers, de provinciaux, de campagnards, qui se dirigent vers la

capitale de la France, parce que, pour les uns, c'est le seul endroit où l'on puisse faire fortune, parce que, pour les autres, c'est la seule ville où l'on dépense agréablement la fortune qu'on a.

Pour tous, Paris étant la huitième merveille du monde, il est assez naturel de vouloir la connaître, vu la difficulté que nous éprouverions à voir les sept autres.

Allez aux Grandes-Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, ou rue Montmartre, à votre choix, et vous aurez une idée de ce perpétuel mouvement d'entrées et de sorties, et vous verrez ces personnages de toutes les classes, de tous les âges, de tous les rangs.

Les figures, ordinairement, arrivent radieuses et partent souvent tristes et allongées; car si Paris est le séjour des illusions, il est encore le lieu des déceptions.

On n'y trouve pas tout ce que l'on croit y

rencontrer; les alouettes n'y tombent pas absolument rôties dans la bouche de ces naïfs campagnards qui se promènent par les rues, en ouvrant de grands yeux, et en soupirant de ne pouvoir posséder tout ce qu'ils admirent.

Il y a bien encore les messageries *Laffitte et Caillard*, et beaucoup d'autres entreprises de voitures, qui vous mènent quelquefois fort loin, quand elles ne vous versent pas en route; mais ce sont de ces événements auxquels doit s'attendre toute personne qui voyage.

On ne voit pas du pays sans qu'il en coûte quelque chose.

On ne s'instruit pas impunément; le métier de touriste est dangereux.

Revenons aux Grandes-Messageries, car c'est là que les scènes comiques, que les tableaux piquants, que les originaux abondent.

Vous n'y passerez point dix minutes sans avoir quelque chose à observer.

Et d'abord, figurez-vous une cour immense, beaucoup plus longue que large, allant de la rue Montmartre à la rue Notre-Dame-des-Victoires.

De chaque côté sont les bureaux où vous pouvez retenir vos places, quand il en reste encore pour l'endroit où vous voulez vous rendre: et il n'y en a pas toujours.

On voyage tant aujourd'hui, non-seulement pour ses affaires, mais encore pour son plaisir ou par ordonnance du médecin!

Quand les médecins ne savent plus qu'ordonner à leur malade, vous savez qu'ils leur conseillent de voyager.

Si vous entrez dans l'immense cour des mes-

sageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, vous passez sous une voûte, vous avez même le droit de passer sous trois voûtes; mais comme les voitures ne peuvent prendre que celle du milieu, les piétons se contentent ordinairement des deux autres.

A droite, se trouve l'administration; tout à côté, on voit le bureau des recouvrements; charmant bureau où vous ne rencontrerez presque jamais que des visages joyeux! où l'on est enchanté d'avoir affaire.

Car les Messageries ne servent pas seulement à voiturer des individus, elles se chargent aussi de transporter les produits les plus renommés des pays qu'elles desservent. Enfin elles font encore voyager l'argent, qui, plus heureux que les comestibles arrive toujours sans avaries.

Votre père, votre oncle, votre parrain peuvent

vous envoyer des groupes de numéraire, et cela vous fait autant de plaisir qu'un pâté.

Si vous entrez dans la cour par la rue Montmartre, vous passez devant le *Café des voyageurs*, et en face vous apercevez *l'Estaminet des Voyageurs*, car on fume quelquefois en arrivant à Paris, et plus souvent encore en le quittant.

Vous franchissez une grille qui est toujours ouverte, et vous entrez dans la cour des Messageries.

Des voitures viennent d'arriver; en voilà d'autres qui vont partir.

Au lieu de n'être qu'un simple flâneur, qu'un passant, qu'un observateur, si vous venez là avec l'intention de prendre une diligence, vous portez vos regards autour de vous, vous cherchez le bureau où vous devez vous adresser.

Les murs sont tapissés de tant de noms de villes, que cela vous éblouit : vous vous y perdez, et vous vous dites :

« — Mon Dieu ! je ne trouverai jamais l'endroit où je veux aller.

» Cependant, il ne faut pas se tromper ici; je » n'ai pas envie de me faire mener où je n'ai » point affaire; désappointement qui n'arrive » que trop souvent en omnibus; mais en diligence, le quiproquo pourrait aller trop loin »

Vous vous décidez à entrer dans le premier bureau venu.

Vous vous avancez gracieusement vers un employé qui n'a pas l'air de s'apercevoir que vous lui faites un sourire très-agréable; c'est égal, vous continuez de sourire en lui disant ;

« — Monsieur, je désirerais aller à Saint-» Malo ? »

L'employé vous répond sans vous regarder :

« — Saint-Malo?.... Ouest.... route de Breta-
» gne. »

Vous saviez très-bien que Saint-Malo était sur la route de Bretagne, et la réponse de ce monsieur ne vous avance en rien; mais le commis paraît tellement occupé et si peu causeur, que vous n'osez pas recommencer à l'interroger.

Heureusement un homme de peine, qui apporte des paquets a pitié de votre embarras ; il s'approche et vous dit :

« — Vous êtes ici sur la route d'Italie; allez
» là-bas.... dans le fond, vous trouverez tout
» de suite. »

Vous remerciez cet homme, et vous voilà dans la cour; comme on vous a dit que vous trouveriez tout de suite, vous entrez dans le

premier bureau que vous apercevez, et vous recommencez votre phrase en vous adressant à un employé qui a l'air encore plus affairé que l'autre :

« — Monsieur, je désirerais une place pour » Saint-Malo? »

Cette fois, le commis vous regarde d'un air goguenard, et réplique :

« — Saint-Malo?... Ouest.... route de Breta- » gne. »

Puis il répond à d'autres voyageurs, et ne s'occupe plus de vous.

Vous commencez à être vexé, vous avez envie de vous mettre en colère; mais vous vous contentez de sortir du bureau avec beaucoup d'humeur et en frappant du pied avec force, dans l'espérance que cela fera de la peine à

l'employé, qui n'y fait pas seulement attention.

Vous retournez dans la cour en vous disant:

« Me voilà parfaitement fixé sur Saint-Malo. » Mais comment découvrir la route de Bretagne, au milieu de toutes ces voitures, de ces » voyageurs, de ces paquets? »

L'Écriture dit :

« *Cherchez et vous trouverez.*

Cependant il y a dans ce monde une foule de choses que l'on ne trouve jamais.... décidons-nous à lire tout ce qui est écrit sur ces murs :

Vous finissez par où vous auriez dû commencer. Vous lisez, et vous voyez d'un côté :

Bureau 4, Est, Allemagne.

Plus loin, le bureau de Rouen et de Dieppe,

correspondant avec les bateaux à vapeur de Boulogne et de Calais, qui vont à Douvres et à Londres.

Enfin, pour peu que vous y mettiez d'attention, vous ne commettrez plus de bévues ; vous trouverez le bureau où vous retenez votre place, puis vous allez vous reposer dans la salle des voyageurs où vous ne trouvez ordinairement personne, parce que les voyageurs préfèrent se tenir dans la cour.

C'est qu'elle est toujours vivante, amusante, cette cour où l'on arrive de toutes les parties du monde.

Là-bas on charge les bagages sur une voiture qui ne tardera pas à partir.

Admirez l'agilité et la force des hommes qui montent les malles, les valises, les paquets. Ces gens-là grimpent sur l'impérial d'une voiture comme un écureuil après un arbre.

Par ici, une diligence vient d'arriver, et on la débarrasse de tout ce qui appartient aux voyageurs.

Ceux-ci sont restés près de la voiture; ils ont, pour la plupart, l'air inquiet, soupçonneux; l'un demande sa malle, l'autre sa valise, il craint qu'elle ne soit égarée, parce qu'on lui a dit que tout s'égarait à Paris.

Un autre court après un commissionnaire qui, sans lui en avoir demandé la permission, a déjà chargé sur ses épaules une malle, et s'éloigne avec son fardeau par la rue Montmartre.

« — Holà, commissionnaire ! » s'écrie le voyageur tout en courant « Où allez-vous donc » avec ma malle?... Arrêtez donc! Je ne vous ai » pas dit d'emporter cela! »

Le commissionnaire continue sa route en répondant :

« — Soyez tranquille, mon bourgeois, je » connais les meilleurs hôtels de Paris... Je vas » vous mener dans un endroit où vous serez » comme chez vous. »

Le voyageur, qui est très-mal chez lui, s'écrie :

« — Je ne veux pas aller là..... Je veux être » mieux que chez moi... D'ailleurs je vais d'a- » bord descendre chez un ami..... Lâchez donc » ma malle.

» — Je vas vous la pórter chez votre ami, » alors.

» — Eh bien ! je vous la porterai dans le fiacre.

» — Mais ce n'est pas la peine, je vais pren- » dre un fiacre.

» — Mais je n'avais pas besoin de commis- » sionnaire pour cela, le cocher m'aurait suffi.

» —Laissez donc, bourgeois, vous croyez que » les cochers de Paris portent les malles ! Le

» plus souvent, ils sont trop fiers pour ça!.... »

Le voyageur a beau dire, il faut qu'il laisse porter sa malle au commissionnaire, qui le promène longtemps dans la rue en voulant lui chercher un fiacre, et qui ne consent à lui rendre son bagage qu'après l'avoir emballé dans une voiture, et s'être fait payer fort cher pour avoir porté une malle contre la volonté du propriétaire.

Par ici, vous apercevez un autre voyageur qui a échappé aux commissionnaires; il tient sous ses bras deux valises, un sac de nuit, un carton, un parapluie, et sa femme, petite provinciale qui a une figure très-éveillée, et qui paraît émerveillée d'être à Paris; elle tire son mari par le bras, en lui disant:

« — Eh bien! mon ami, est-ce que nous al-
» lons rester dans cette cour avec nos paquets?
» Je grille de voir Paris, moi, je veux m'amu-

» ser... Je veux beaucoup m'amuser... Qu'est-
» ce que nous faisons là ?

» —Mais, ma chère amie, c'est que je ne sais
» dans quel hôtel te mener... J'ai oublié de
» m'informer où nous serions bien.

» — C'est cela qui vous embarrasse? Eh!
» mon Dieu! demandons le meilleur... L'hôtel
» des Princes ou des Ambassadeurs...

» — Mais, écoute donc, tu sais bien que j'ai
» fait mes petits calculs... Nous voulons passer
» dix jours à Paris... J'ai dit :

» Nous dépenserons dix francs par jour, com-
» pris les spectacles, les voitures, enfin tous les
» plaisirs que l'on peut se procurer dans cette
» ville... Il me semble que c'est suffisant pour
» bien s'amuser... C'est donc cent francs que
» nous avons à dépenser à Paris... Je n'ai que
» cette somme, et de quoi payer notre re-
» tour...

» —Raison de plus, mon ami ; dix francs par »jour!... certainement, avec cela, nous pou- »vons aller dans le meilleur hôtel de Paris... et »vivre comme notre sous-préfet! »

Le mari se laisse guider par sa femme qui dit à un commissionnaire de les mener où on est le mieux.

On conduit le couple dans un hôtel de la rue de la Paix.

Là, on leur donne un superbe appartement, on leur sert un dîner délicieux; le soir, les deux époux demandent une voiture, vont prendre des glaces au Palais-Royal, et se rendent ensuite à l'Opéra.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné, le mari, curieux de savoir s'ils pourront rester plus de dix jours à Paris, demande à l'hôtel la note de ce qu'il doit depuis la veille

En y joignant ce qu'il a dépensé au spectacle et au café, il se trouve en avoir déjà pour quatre-vingt-dix-neuf francs ; le pauvre mari est obligé de reprendre bien vite ses paquets et sa femme sous son bras, et d'arrêter deux places dans la diligence, qui le jour même part de Paris.

Retournons avec eux dans la cour des Messageries.

Une dame et ses enfants entourent un voyageur qui descend de voiture.

On guettait son arrivée, on l'attendait avec impatience ; à peine est-il hors de la diligence que des bras le pressent, le serrent, l'enlacent. Il reçoit les caresses de son épouse, de ses enfants.

Heureux celui dont le retour cause tant de joie, et qui voit à son arrivée le plaisir briller sur tous les visages ! Celui-là doit trouver le bonheur à Paris, car il est rare que l'on ne trouve pas ce que l'on apporte aux autres.

Mais un peu plus loin, voyez cet homme pâle, amaigri, dont le regard est triste et abattu.

En descendant de la voiture ses yeux se sont portés autour de lui ; il a cherché de tous côtés, mais en vain! Personne n'est venu au-devant de lui... personne!...

Son retour n'est donc pas désiré ; il se dit cela, sans doute, en reportant tristement ses regards vers la terre ; et pourtant cet homme a une femme et des enfants!

On se tromperait en s'imaginant que dans la cour des Messageries tous les épisodes doivent être gais ; on y pleure aussi, et les larmes y sont sincères. Il y a souvent là une mère, une sœur, une fille qui sont venues conduire jusqu'à la voiture l'objet de toutes leurs affections, et qui versent d'abondantes larmes au moment de se séparer de lui.

— Quand le reverra-t-on?

L'époque du retour n'est pas toujours cer-

taine; et, d'ailleurs, qui peut prévoir les événements?

Ainsi que l'a dit *Bérat* dans une de ses jolies chansons, lorsque nous revenons dans nos foyers...

> Sonvent pour un plus long voyage,
> Ceux que nous aimons sont partis.

Les gens qui plaisantent sur tout, qui rient de tout, qui tournent tout en ridicule, ne comprennent pas que l'on verse des pleurs en se séparant de sa femme ou de sa fille, et comme la nature ne leur a pas donné une âme pour sentir, pour connaître les plus doux sentiments de la nature, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de s'en moquer.

Mais à côté de ces *hâbleurs* de bonne compagnie, vous trouverez encore des hommes du grand monde qui ne rougiront point de leur attendrissement au moment de quitter un être qu'ils chérissent; quoiqu'on fasse Paris bien

perverti, le nombre de ces derniers l'emporte encore sur les autres.

De nombreux coups de fouet retentissent!... les grelots des chevaux, le bruit des roues, les *houras* du postillon annoncent l'arrivée d'une diligence... la diligence de Bordeaux entre dans la cour! Un mouvement nouveau s'opère et ranime le tableau.

Les commissionnaires accourent près des voyageurs pour les débarrasser de leurs paquets; les employés de l'établissement apportent les échelles pour aider à décharger les effets; et beaucoup de personnes, qui attendaient en se promenant, ou assises sur des bancs de pierre, viennent entourer la voiture.

Le midi envoie à Paris des têtes chaudes, vives, impressionnables. Voilà un jeune homme qui vient sans doute pour y faire son droit; son premier mot, en descendant de la diligence, est:

» — Le Palais-Royal. Où est le Palais-Royal? » Je veux le voir de suite.

La cour des Messageries ne manque pas de ces gens qui cherchent à s'emparer d'un nouveau débarqué pour profiter de son inexpérience, et s'amuser quelque temps à ses dépens, en mettant sa bourse et sa confiance à contribution : bienheureux encore lorsque la chose se borne là ; car, avec ces *Robert-Macaire* endimanchés, après le regret d'avoir été dupe, il y a encore à craindre que leurs conseils perfides ne fassent sortir du droit chemin ; et à Paris on va très-vite dans les mauvaises routes, hélas !

Jeunes gens, qui arrivez dans la capitale de la France avec un cœur honnête, une âme ardente et le désir si naturel à votre âge de connaître les plaisirs de Paris, méfiez-vous de ces hommes obligeants que vous rencontrerez dans la cour des Messageries, et qui, tout en feignant d'arriver comme vous dans la capitale, ne manqueront pas de rencontrer un ami qui s'offrira pour être leur *ciceron*e, et en même temps le vôtre.

Ces hommes et leur ami sont tout simplement deux escrocs qui convoitent déjà votre valise.

Ne vous fiez qu'aux commissionaires pour porter vos effets, et encore ne vous servez que de ceux qui ont des plaques.

On voit aux Messageries des figures de tous les pays; c'est nécessairement le rendez-vous des étrangers qui ne sont pas venus en poste.

Les costumes y sont encore ceux des pays que l'on quitte, mais toujours un peu fripés, fanés et froissés par la route. Il y a une foule de personnages dont vous devinerez la profession ou la position sociale rien qu'à l'inspection de leur tournure.

Vous reconnaîtrez l'actrice de province qui vient à Paris chercher un emploi, à son chapeau surchargé de vieilles fleurs, de vieilles plumes, de nœuds de ruban, et à mille petits accessoires dont elle croit devoir embellir sa

toilette, mais qui ne se portent qu'au théâtre. . et pas même aux théâtres de Paris.

Le jeune homme qui vient suivre ses cours a un petit habit bien juste, une toilette bien modeste, un air candide et presque timide; les sermons de ses parents sont encore présents à sa mémoire; mais dans quelques jours, si vous le rencontriez, vous ne le reconnaîtriez plus. Les cours, l'estaminet et la Chaumière opèrent des changements rapides et malheureusement complets.

Voilà une jeune personne qui descend seule de voiture; sa mise paraît simple, mais décente; elle n'a pour bagage qu'un petit paquet, et elle tient à la main une lettre dont elle regarde l'adresse qu'elle va se faire indiquer.

Pauvre jeune fille, qui vient sans doute pour chercher un emploi à Paris, et qui n'a, pour toute fortune, qu'une lettre de recommandation! Puisse-t-on l'avoir bien adressée!

Déjà un beau monsieur, qui passe une par-

tie de son temps dans la cour des Messageries pour guetter l'arrivée de semblables voyageuses, s'approche de la jeune fille et lui propose de la conduire à l'adresse indiquée sur la lettre qu'elle tient à la main; mais presque au même moment un gros Auvergnat, commissionnaire des Messageries, s'avance aussi en disant avec son accent naïf :

« — Venez avec moi, mamselle, je vas vous » conduire, et je ne vous égarerai pas, moi, » comme ce monsieur pourrait le faire. »

Le beau monsieur a l'air très-vexé; il semble vouloir menacer le commissionnaire, mais celui-ci va le regarder sous le nez, en lui disant :

« — Oh! je ne vous crains pas!... Prenez » plutôt garde vous-même.

» Je vous guette depuis quelque temps..... Si » vous recommencez, je vous ferai pincer par » moussia le commissaire. »

En entendant parler du commissaire, le

monsieur s'éclipse, et la jeune fille s'éloigne avec l'Auvergnat en le remerciant d'être venu lui prêter son appui.

Sans ce brave homme, en effet, l'avenir entier de la jeune personne pouvait être perdu, car, dans la vie d'une femme, tout dépend souvent d'une imprudence.

Voilà un Anglais énorme qui accourt à Paris pour manger d'une foule de choses que l'on n'a pas en Angleterre. Cet homme n'a pas pitié de son ventre gigantesque.

Quelle figure heureuse! quel air satisfait chez ce monsieur, jeune encore, qui saute lestement hors de la diligence, et qui porte déjà des regards de béatitude autour de lui!

Cet homme-là vient certainement de faire un gros héritage ; il n'est pas habitué à sa fortune, et il veut essayer de la dépenser à Paris. On lui en fournira bien vite les moyens.

Il n'y a pas encore longtemps que l'on rencontrait sans cesse, dans cette cour, un homme

d'une quarantaine d'années, pauvrement vêtu, sans pourtant être déguenillé.

Toute sa personne annonçait le malheur et le chagrin plutôt que la misère; car, à Paris, la misère est quelquefois gaie; elle rit sous ses haillons, elle chante dans ses mansardes, et son insouciance semble narguer la fortune qui la fuit et les riches qui la repoussent.

A Paris, beaucoup de pauvres sont philosophes, et il est fort heureux qu'il en soit ainsi: la gaîté et la santé, voilà quelle est la richesse de ceux qui n'en ont pas.

Revenons à notre pauvre homme de la cour des Messageries:

Sa figure pâle, longue, ses traits amaigris, ses yeux caves et dans lesquels on n'apercevait qu'une expression vague et incertaine, inspiraient l'intérêt et la compassion. Il y avait en lui quelque chose d'étrange, et on devinait facilement que cet infortuné n'était point de Paris.

A quelque heure que l'on se rendît dans la cour des Messageries, on était certain d'y voir ce singulier personnage. Assis sur un banc de pierre, la tête penchée sur sa poitrine, il semblait absorbé par de tristes pensées, et ne voyait rien de tout ce monde qui allait et qui venait autour de lui.

Mais dès que le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour parvenait à ses oreilles, il se levait précipitamment, s'approchait de la diligence, et regardait avec anxiété chacun des voyageurs qui en descendaient.

Après cet examen, il poussait un profond soupir et s'en retournait, d'un air encore plus malheureux, s'asseoir sur le banc de pierre, où il restait parfois bien longtemps encore après que le jour avait disparu.

Cet homme, que l'on rencontrait toujours, devait nécessairement attirer l'attention et piquer la curiosité ; si l'on demandait à des employés aux Messageries quel était cet habitué,

et quel motif le ramenait tous les jours au même endroit, les employés répondaient par le récit suivant :

« Un matin, la diligence de Bayonne avait » amené dans la cour des Messageries cet homme, » qui était alors bien vêtu et dont les traits an- » nonçaient le contentement et la santé. En » descendant de l'impériale où il était niché, il » s'était mis à faire des sauts et des gambales, » en s'écriant dans un patois que l'on avait eu » d'abord de la peine à comprendre, mais que » l'on avait su ensuite appartenir à l'idiome des » habitants de la Basse-Navarre, et que nous » traduirons pour ne point fatiguer nos lec- » teurs :

» — Ah! quel plaisir! me voilà arrivé..... Je » suis donc enfin à Bordeaux !

» Aussitôt tout le monde s'était regardé; cha- » cun était parti d'un éclat de rire en enten- » dant que le voyageur se croyait à Bordeaux » au moment où il arrivait à Paris.

» Puis on avait trouvé fort comique de ne » point détromper le nouveau débarqué et de » l'entretenir au contraire dans son erreur.

» Comme il y a partout de ces bonnes gens » qui font leur profit de duper les autres, un » quidam, qui venait aussi de descendre de di- » ligence, mais qui savait fort bien se trouver à » Paris, qu'il connaissait parfaitement et où il » avait de nombreuses relations, s'était écrié, en » s'approchant de l'étranger :

» — Oui, monsieur, nous voici à Bordeaux.

» Ah! c'est une superbe ville; il me paraît » que vous y venez pour la première fois?

» — Oui! pour la première fois, en effet.

» Je n'avais jamais quitté mon pays; je suis » de la Basse-Navarre. Mais je viens me fixer à » Bordeaux avec ma famille.

» Ma femme et ma petite fille sont en route, » et ne tarderont pas à me rejoindre ici; elles » arriveront après-demain à Bordeaux.

» Tout le monde s'était encore mis à rire en

» apprenant que le niais attendait sa femme et » sa fille qui étaient sur la route de Bor- » deaux.

» L'étranger avait trouvé que ces gens-là » étaient fort gais ; mais leur gaîté ne l'avait pas » surpris ; on l'avait prévenu que Bordeaux était » une ville de plaisirs, dont les habitants ai- » maient beaucoup à rire, à jouer, à s'amuser, » à mener enfin une vie joyeuse ; il n'était donc » point étonné d'entendre chacun s'écrier à » l'envi autour de lui :

» — On s'amuse à Bordeaux tout autant qu'à » Paris. Vous ne savez pas ? on vient d'y bâtir » plusieurs salles de spectacle, de bals et de » concerts !...

» Les femmes sont charmantes ici..... Vous » allez voir, monsieur, quelle élégante tournure » ont les Bordelaises... Et quel air agaçant, sé- » duisant, spirituel !... Il faut prendre les mo- » des de Bordeaux, monsieur, ce sont les plus » jolies...

» Par exemple, la Garonne est trop basse » dans ce moment; ses gros bâtiments n'arri- » vent plus dans le port; mais c'est l'affaire de » quelques jours, et les vaisseaux raparaîtront de- » vant le Pont-des-Arts... C'est un des plus jolis » ponts de Bordeaux...

» Vous verrez aussi nos colonnes, monsieur; » nous avons ici des colonnes à l'instar de » celles de Paris... Vous n'avez jamais été à Pa- » ris ?

» — Jamais, » répondit l'étranger avec bon- homie ; « jamais, puisque je n'étais jamais sorti » de mon pays.

» — Alors, vous ne connaissez pas le Palais- » Royal ?

» — Qu'est-ce que c'est que le Palais- » Royal?

» — C'est une promenade de Paris. Mais il y » en a une presque aussi belle à Bordeaux.

» Le Palais-Royal de Bordeaux est un endroit » ravissant, enchanteur; un bazar, une foire

» perpétuelle! c'est le rendez-vous de tous les » étrangers... il y a des gens... des Bordelais » qui n'en sortent pas, ils passent leur vie au » Palais-Royal; ils y déjeunent, y dînent, y » soupent, y logent, s'y font habiller, chausser, » coiffer, et y vont au spectacle.

» Il y aussi des boulevards... ah! monsieur, » les boulevards de Bordeaux, quelle prome- » nade agréable! toujours à l'instar de Paris.

» Et l'Opéra! monsieur... qui n'a pas vu l'O- » péra de Bordeaux n'a rien vu.

» L'habitant de la Navarre est enchanté de se » trouver dans une ville où l'on goûte tant de » plaisir.

» Le quidam qui lui a adressé la parole, et » dont les yeux vifs annoncent cette malice qui » ressemble beaucoup à la friponnerie, lui dit » de nouveau :

« — Mais, monsieur, où donc avez-vous » pris la diligence de Bordeaux?

« — Je vais tâcher, monsieur, de vous ex-
» pliquer cela.

» J'ai gagné Bayonne par diverses voitures; là
» je suis monté dans une diligence qui se ren-
» dait, je crois, à Toulouse ; mais on m'a dit :

» La nuit prochaine la voiture s'arrêtera à...
» Ma foi je ne sais plus quel endroit. Là, vous
» changerez de voiture, et vous monterez dans
» celle qui vous conduira directement à Bor-
» deaux.

» J'ai dit : c'est fort bien, et je suis parti.
» Dans la nuit je dormais, lorsqu'en effet la voi-
» ture s'est arrêtée. On m'a crié de descendre
» pour changer de voiture.

» Je suis descendu à moitié endormi.

» Il y avait là plusieurs diligences qui re-
» layaient ; je ne savais sur laquelle grimper,
» lorsqu'un monsieur fort obligeant m'a dit :

» Si vous allez à Bordeaux, monsieur, mon-
» tez vite, car je crois que c'est la voiture qui
» va partir, et on ne vous attendrait pas.

» Je ne me le suis pas fait répéter deux fois, » je suis monté, je me suis rendormi et me » voilà arrivé.

» Pendant que l'étranger expliquait son » voyage au monsieur à l'air rusé, qui compre- » nait fort bien qu'en changeant de diligence » au milieu de la nuit l'habitant de la Navarre » avait grimpé sur la voiture qui allait à Paris, » en croyant monter sur celle qui se rendait à » Bordeaux, les voyageurs qui les entouraient » étaient allés, les uns à leurs affaires, les au- » tres à leur hôtel; si bien que le monsieur » resta seul près de l'étranger, auquel il dit d'un » air inquiet :

» — Est-ce que vous avez des bagages, une » malle sur la voiture ?

» — Rien du tout ! répond le Navarrois. J'ai » mon argent sur moi, et ce petit sac qui ne » m'a pas quitté.

» — Tant mieux ! répond le monsieur dont » la figure devint radieuse, parce qu'il avait

» craint qu'en demandant ses bagages l'étran-
» ger n'apprît son erreur.

» En ce cas, mon cher monsieur, rien ne
» vous retient plus aux Messageries...

» Voulez-vous accepter mon bras et me per-
» mettre de vous servir de guide dans cette
» grande ville, en attendant que votre famille
» arrive ? Je connais Bordeaux sur le bout de
» mon doigt, et je crois que mes connaissances
» ne vous seront pas inutiles.

» L'étranger avait sur-le-champ passé son
» bras sous celui de ce monsieur, en s'écriant :

» Votre proposition est trop honnête pour
» que je la refuse ; c'est même un grand ser-
» vice que vous me rendez, car n'ayant jamais
» quitté mon pays, je me serais d'abord trouvé un
» peu gauche dans une ville aussi considérable.

» — Je l'avais présumé. Venez, et, chemin
» faisant, si ce n'est pas une indiscrétion, je
» vous demanderai quel motif vous amène à
» Bordeaux.

» L'étranger accompagne ce monsieur, qui » est très-empressé de l'emmener bien vite loin » des Messageries : tout en marchant, il lui fait » le récit suivant :

« — Je vivais tranquillement au fond de ma » province, monsieur. J'avais assez de bien pour » être heureux près de ma femme, que j'aime » tendrement, et de mon enfant, qui est ma » félicité, lorsque des malheurs, un incendie, » plusieurs événements désastreux, m'enle- » vèrent à peu près tout ce que je possédais.

» Je ne demandais pas mieux que de tra- » vailler pour nourrir ma famille, mais encore » fallait-il trouver un emploi.

» Un ami, témoin de ma ruine, me dit :

» Je retourne à Bordeaux ; j'y suis placé » dans une maison de commerce, où j'espère » vous faire avoir un emploi. Dès que je serai » certain de l'obtenir pour vous, je vous écri- » rai ; alors vous pourrez partir avec votre fa- » mille et venir vous établir à Bordeaux.

» Cet ami partit.

» Au bout d'un mois, je reçus une lettre où » il me disait :

» J'ai votre affaire ; venez, mais dépêchez- » vous, sans quoi on disposerait de la place.

» Je me suis hâté de réaliser le peu que je » possédais, et ma femme n'ayant pas achevé » aussi vite que moi ses petits préparatifs, je » suis parti devant, et me voilà.

« — Et quelle somme avez-vous réalisée ?

» — Cinq cent cinquante francs.

» J'en ai laissé cent à ma femme pour ses » frais de voyage, et je porte le reste dans ma » poche avec l'adresse du négociant qui m'at- » tend et chez lequel je vais aller.

« — Voyons cette adresse... Je connais peut- » être votre négociant.

» L'étranger tire un papier de sa poche, et » lit :

» Monsieur Desbuissons, place de la Comé- » die, à Bordeaux.

» Monsieur Desbuissons ! Eh ! certainement, » je le connais... Je me suis trouvé souvent avec » lui. Venez, je vais vous mener à sa demeure. » Oh ! parlez-lui de Badinguet... vous verrez ce » qu'il vous répondra.

» L'habitant de la Navarre se laisse conduire » par M. Badinguet, puisque c'est le nom que » vient de se donner son nouvel ami.

» Chemin faisant, ce misérable, qui était tout » bonnement un chevalier d'industrie, cher- » chait dans sa tête quelle marche il devait sui- » vre pour vivre aux dépens du pauvre homme » qui possédait quatre cent cinquante francs et » qui se croyait à Bordeaux.

» Le plan fut bien vite dressé. M. Badinguet » conduisit l'étranger sur la place de l'Odéon, » en lui disant :

« — Nous sommes sur la place de la Comé- » die ; voici la maison où loge M. Desbuissons : » je vais m'informer s'il est chez lui.

» Il court parler au concierge de la maison,

» le met dans ses intérêts avec une pièce de » monnaie, et revient dire à son nouvel ami :

» — Monsieur Desbuissons est absent ; on » ignore quand il reviendra ; mais on pense » qu'il ne peut tarder.

« — Diable ! s'écrie le Navarrois, et que » vais-je faire pendant ce temps-là ?

« — Confiez-vous à moi, mon cher ami. Je » vous logerai dans mon hôtel, où vous serez » fort bien ; puis je vous ferai manger à ma ta- » ble d'hôte, à quatre francs par tête ; c'est une » des meilleures de Bordeaux.

« — Mais quand ma femme arrivera.... elle » viendra me chercher chez M. Desbuissons, » dont elle a l'adresse.

« — Eh bien ! nous allons y laisser l'adresse » de mon hôtel, et on la lui donnera.

» Monsieur Badinguet logeait habituellement, » à Paris, dans un petit hôtel garni de la rue » du Bac, où se trouve une table d'hôte à qua-

» rante sous par tête. C'est là qu'il conduisit » l'étranger.

» Avant de le présenter, il eut soin de parler » tout bas à la maîtresse de l'hôtel, et la pré- » vint qu'il s'agissait d'une mystification arran- » gée avec la famille de son compagnon, au- » quel on était convenu de faire accroire qu'il » se trouvait à Bordeaux.

» Les habitués de la table d'hôte furent en- » chantés en apprenant qu'ils allaient s'amuser » aux dépens d'un étranger ; tout le monde se » fit un plaisir de seconder M. Badinguet, et » lorsque celui-ci présenta son nouvel ami à la » table d'hôte à quarante sous par tête, ce fut à » qui dirait son mot pour accroître l'erreur du » nouveau-venu.

» L'habitant de la Navarre, qui n'était nulle- » ment difficile en fait de cuisine, trouva que » l'on dînait supérieurement dans l'hôtel où » son ami l'avait mené : quelquefois seulement » il remarquait que les plats passaient telle-

» ment vite devant lui, qu'il n'avait jamais le » temps de prendre le morceau qu'il aurait dé- » siré ; mais il pensa que c'était l'usage du » pays.

» D'ailleurs il s'amusait beaucoup de la con- » versation des convives ; c'était à qui, parmi » eux, ferait l'éloge de Bordeaux et des plaisirs » que l'on y goûtait. Tout cela monta la tête » au voyageur.

» Le soir, son ami Badinguet le conduisit à » l'Opéra, en ayant soin de le faire payer pour » deux, comme à la table d'hôte, tout en ayant » l'air de payer sa propre part.

» Le Navarrois est enchanté du spectacle, de » la musique, de la danse. Son ami le mène » au Palais-Royal, et son enchantement re- » double.

» Le lendemain, c'est encore une suite de » plaisirs, et M. Badinguet s'arrange de ma- » nière à ne pas quitter son ami, et à ne jamais

» le laisser seul, de peur que quelqu'un ne le » tire d'erreur.

» Plusieurs jours s'écoulèrent ; le Navarrois » trouvait Bordeaux admirable.

» Cependant il commençait à s'ennuyer de » l'absence de sa femme et de sa fille, il s'éton- » nait qu'elles n'arrivassent pas ; chaque jour il » forçait son ami à le conduire dans la cour » des Messageries, où il espérait les voir descen- » cendre.

» Tant que M. Badinguet sut que son ami » possédait encore de l'argent, il ne le quitta » pas. Lorsqu'il l'eût aidé à vider complète- » ment sa bourse, il disparut, et l'étranger » chercha en vain son fidèle compagnon sur » l'aide duquel il avait compté pour attendre » l'arrivée de ce M. Desbuissons, qu'il ne ren- » contrait jamais chez lui.

Que va faire le brave homme n'ayant plus d'argent, dans une ville où on le dépense si

vite? Chaque jour son inquiétude augmente de n'avoir aucune nouvelle de sa femme.

Enfin il retourne parler au concierge de la maison où on lui a dit que logeait son négociant, et le concierge finit par rire au nez du pauvre diable en lui répondant :

« Ah çà ! est-ce que vraiment vous ne sa-» vez pas que vous êtes à Paris? alors la plai-» santerie est un peu longue.

« — A Paris ! s'écrie l'étranger ; que me di-» tes-vous ?...

» Comment ! je ne suis pas à Bordeaux?

« — Vous en êtes même assez loin.

« — Mais ce M. Desbuissons ?

« — Je ne l'ai jamais connu ; c'est votre ami » qui m'avait dit de vous répondre comme je » l'ai fait.

» Le pauvre homme se frappa le front ; il » courut comme un insensé dans les rues, il in-» terrogea plusieurs passants et leur demanda s'il

» était vraiment à Paris ; ceux-ci se fâchèrent » en croyant que le Navarrois se moquait d'eux.

» Il retourna à son hôtel, et là il apprit enfin » toute la vérité ; on s'était constamment amusé » à ses dépens.

» Le malheureux se trouvait sans argent, sans » ressources, loin de sa famille... Le désespoir » s'empara de lui, il tomba malade.

» La maîtresse de l'hôtel, émue de pitié et se » repentant d'avoir secondé une plaisanterie » beaucoup trop prolongée, garda et soigna le » pauvre malade, qui passa un mois entre la » vie et la mort.

» Lorsqu'il fut en état de quitter son lit, une » personne qui arrivait de Bordeaux et qui avait » su toute l'histoire du Navarrois, s'approcha de » lui et l'exhorta au courage.

» Sa femme ne l'ayant pas trouvé dans la ville » où il devait se rendre, et ne recevant de lui au- » cune nouvelle, avait pensé qu'il était mort » en route.

» L'infortunée n'avait pu supporter cette per-
» te ; elle était morte, et au bout de quelques
» jours son enfant, privé des soins de sa mère,
» l'avait suivie au tombeau.

» En apprenant cet affreux malheur, en com-
» prenant qu'il avait perdu tout ce qu'il chéris-
» rissait, le pauvre homme tomba dans une
» sombre mélancolie ; il ne sembla même plus
» avoir l'usage de sa raison.

» Ce fut à dater de ce moment que chaque
» jour il prit l'habitude de se rendre dans la
» cour des Messageries.

» Là, il passait quelquefois des journées en-
» tières attendant toujours l'arrivée des êtres
» chéris qu'il ne devait plus revoir.

» Ensuite il retournait à l'hôtel, où l'on con-
» tinuait de l'héberger gratis pour réparer un
» peu le mal qu'on lui avait fait. »

Le pauvre homme ne devait pas être long-temps à charge à ses hôtes...

S'il a cessé de venir dans la cour des Mes-

sageries... c'est qu'il a cessé de vivre.... ou plutôt de souffrir.

Et voilà pourtant quelle est quelquefois la suite d'une plaisanterie que l'on croit fort bonne : on commence par rire, puis on finit par en pleurer.

Mais c'est assez nous attrister, retournons dans la cour des Messageries.

Voilà des gens qui partent :

« — Adieu, papa.

« — Adieu, maman.

« — Adieu, ma tante.

« — Adieu, ma cousine...

« — Vous m'écrirez, n'est-ce pas ?

« — Vous penserez à moi.

« — Ayez bien soin de Médor... menez-le » promener tous les jours... surtout ne prêtez » à personne mon petit fusil... ni mes livres.. » ni mon grand cheval de bois..... »

C'est un écolier que l'on envoie en Alle-

magne pour qu'il apprenne le commerce et la langue du pays.

Sa mère, sa tante et sa cousine ont les larmes aux yeux et regardent presque d'un air furibond le père qui a voulu absolument faire partir son fils pour l'étranger.

Le père fait tous ses efforts pour dissimuler lui-même son attendrissement et pour consoler son fils ; il lui dit d'un air solennel :

« — Mon ami... les voyages forment la jeu-»nesse... Tu vas dans le pays de *Schiller*, de »*Goethe*... Tu boiras de la bière... et tu man-»geras de la choucroute.... Aussi quand tu re-»viendras, tu seras un homme. »

Le petit adolescent ne comprend pas trop que pour devenir un homme il soit nécessaire de manger de la choucroute ; mais enfin, pour être agréable à son père et revenir plus vite, il lui répond tout en pleurant :

« — Oui, papa... j'en mangerai beaucoup.. »Oh ! tu seras content de moi ! »

Mais déjà la voix du conducteur se fait entendre ; il appelle les voyageurs ; on va partir pour Bruxelles.

L'un court en se tâtant pour savoir s'il n'a pas oublié quelque chose ; l'autre, qui a déjà dit six fois adieu à sa femme, va de nouveau la serrer dans ses bras, et lui murmure à l'oreille :

« — Tu as le mot pour mes créanciers... Je » suis en Amérique... pour dix-neuf ans.

Un petit monsieur, jeune et malingre, qui tient toujours en marchant ses deux mains sur la ceinture de son pantalon, revient sur ses pas et crie à sa femme :

« — Ma bonne amie... je l'ai oublié... je ne » peux pas partir sans cela... je serai malade » en route... tu sais bien que je m'en sers tous » les jours.

« Allons, monsieur, montez, vous êtes de la » rotonde ; on n'attend plus que vous.

— Une minute, conducteur... Il me man-» quelque chose, et je ne puis m'en passer...

« — Eh ! monsieur..... que m'importe ?.... » Vous en trouverez à Bruxelles...

« — Et jusque-là ?...

« — Mais il est probable que vous ne vous en » servirez pas dans la voiture.

« — Peut-être !

« — Eh ben ! ce sera gentil ! » crie une grosse maman placée dans la rotonde. « Je » demande à changer de place, moi. »

La femme de ce monsieur revient et lui glapit d'un air triomphant :

« — Tu l'as, mon ami, tu l'as ! J'y avais » pensé... il est dans ton sac de nuit... entre » deux pots de confitures. »

Le petit monsieur demande alors à mettre entre ses jambes son sac de nuit, qui est placé sur l'impériale avec les paquets.

Mais tous les voyageurs de la rotonde s'y op-

posent; le conducteur pousse le pauvre homme dans la voiture, et il est obligé de partir séparé de ce qu'il regrette tant.

Bon voyage !

FIN.

TABLE.

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

Petit-Trick le breton, ou ce qui ne se perd jamais. (*Suite.*). 1
Les cafés. 19
Les maris.. 49
I. — Réflexions préliminaires. 51
II. — L'homme nouvellement marié, ou si l'on veut la lune de miel. . . . 59
III. — La lune rousse. 69
IV. — Le mari bonne d'enfants. 83
V. — Le mari promenant sa femme. . . 113
VI. — Le mari qui est aux petits soins pour sa femme. 123
VII. — Le mari qui caresse sa femme devant le monde. 143
VIII. — Intérieur du mari qui caresse sa femme devant le monde. 149
IX. — Le bonnet de coton. 159

X. — Le mari tatillon. 165
XI. — Le mari au spectacle avec sa femme. 185
XII. — Le mari libertin. 195
XIII. — Le mari viveur. 211
XIV. — Le mari insouciant. — Le mari jaloux. 219
XV. — Le mari qui est ce que vous savez bien. 237
Les Messageries. 241

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.